Gosselin, Louis Léon Théodore
Colinette

PQ
2265
G66C6
1898

G. LENOTRE & GABRIEL MARTIN

COLINETTE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1898

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Entered according to act of Congress, in the year 1898 by G. Lenôtre et Gabriel Martin in the office of the Librarian of Congress at Washington.

COLINETTE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon,
le 1er Octobre 1898.

Il a été tiré à part, de cet ouvrage, 5 exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse (1 *à* 5).

G. LENOTRE & GABRIEL MARTIN

COLINETTE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1898

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Entered according to act of Congress, in the year 1898 by G. Lenôtre et Gabriel Martin in the office of the Librarian of Congress at Washington.

PERSONNAGES

LOUIS XVIII	MM.	CHELLES.
LE DUC DE ROUVRAY-RIVECOURT		CORNAGLIA.
JACQUES, marquis DE ROUVRAY.		BURGUET.
COLETTE DE ROUVRAY	Mlle	Léonie YAHNE.
LA COMTESSE DE CINTRAY	Mme	DEHON.
D'ALBARÈDE	MM.	DAUMERIE
COLLIÈRES		RAMEAU.
LE CHEVALIER DE PUYGIRON.		CÉALIS.
PHILIPPE DE CINTRAY		VALMONT.
HENRI DE CINTRAY		DANGY.
MADEMOISELLE VICTORINE.	Mme	BERRYL.
ARISTIDE	M	COSTE.
PULCHÉRIE		
FIRMIN	M.	TALDY.
UN POLICIER		
UN TROTTIN		

INVITÉS DES DEUX SEXES, HUISSIERS DU CABINET DU ROY, DOMESTIQUES, AGENTS DE POLICE, GENDARMES.

La scène est à Paris en 1815.

Les 3 premiers actes, à l'hôtel de Rouvray.
Le 4e acte, dans le cabinet du Roi aux Tuileries.

LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2265
G6C6
1898

COLINETTE

ACTE PREMIER

Un Salon à l'hôtel de Rouvray.

Au fond, très large baie donnant sur le salon de réception. — A droite, premier plan, porte de l'appartement de Jacques; deuxième plan, porte de l'appartement de Colette. Entre les deux portes, cheminées avec du feu. A gauche, premier plan, porte de la bibliothèque; deuxième plan, porte du vestibule. Entre les deux portes, une console sur laquelle est un vase contenant des lys. Devant la cheminée, un canapé, face au public, et un fauteuil. A gauche, premier plan, un fauteuil, un guéridon et un pliant. Lampes sur la cheminée. La baie du fond est fermée.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, ARISTIDE.

Au lever du rideau, Jacques est assis sur le canapé, il porte le costume de colonel de hussards, tenue d'appartement, veste à petits boutons, ouverte, etc. Aristide entre vivement par la gauche, deuxième plan; il tient à la main des journaux.

JACQUES.

Les journaux ?

ARISTIDE.

Les voici, mon colonel; celui d'hier et celui d'aujourd'hui, 19 et 20 décembre 1815.

Il éponge sa manche avec son mouchoir.

JACQUES.

Il neige encore?

ARISTIDE.

Tout est blanc! On se croirait en Russie.

JACQUES, dépliant les journaux.

Force un peu le feu!

Il se met à lire.

ARISTIDE, à genoux sur le tapis, devant le feu, échafaudant des bûches qu'il prend dans un coffre à bois.

Vous vous souvenez, mon colonel, il y a trois ans, quand nous n'avions pas un morceau de bois pour dégeler la viande et cuire notre rata. (Il tisonne en soupirant.) Ah! c'était le bon temps!

La pendule sonne.

JACQUES.

Huit heures et demie, déjà! Prépare ma tenue : je vais aller m'habiller.

ARISTIDE, se levant.

Oui, mon colonel.

JACQUES.

Tu n'as rien appris en allant chercher les journaux?

ARISTIDE.

Rien, mon colonel! Par un temps pareil, on ne rencontre dans les rues que les chiens perdus ou les mouchards de M. Anglès!

SCÈNE II

JACQUES, ARISTIDE, LE DUC, puis FIRMIN.

LE DUC, entrant par la porte de gauche, premier plan, va à la cheminée et se chauffe.

Sapristi! Quel froid! Une bûche de plus, Aristide, et va me chercher mon café... Surtout qu'il soit brûlant!... Brr! Allons! dépêchons!

ARISTIDE.

M. le duc m'excusera si j'exécute d'abord les ordres que mon colonel vient de me donner.

LE DUC.

Qu'est-ce à dire, mon garçon?

JACQUES, sévèrement.

Aristide, obéis à mon oncle!

Aristide va pour sortir.

LE DUC, vexé.

Inutile! Voici Firmin!

Firmin entre et pose le café sur le guéridon.

ARISTIDE, à part, en s'en allant.

A l'entendre commander, ce vieil émigré, ne croirait-on pas qu'il est ici chez lui?

Il sort à droite.

LE DUC, assis devant le guéridon.

Et mon kirsch, Firmin, tu l'as encore oublié! (Firmin sort.) Tête à l'évent!

Firmin, rentre, rapportant le kirsch qu'il pose sur le guéridon. Il sort. Jacques continue à lire. Le duc savoure son café.

LE DUC.

Excellent, ce café! Quel parfum! Depuis 88, je n'en buvais plus de pareil. Ah! il était grand temps que le retour du roi vînt mettre fin à un si triste état de choses! Va, Jacques, les princes ne se douteront jamais de ce que ma fidélité à leur cause m'a coûté de semblables privations!... jamais!... n'est-ce pas?... Eh bien! (Plus haut.) Voilà comme tu m'écoutes?...

JACQUES, absorbé par sa lecture.

Excusez-moi, mon oncle! c'est ce journal.

LE DUC.

Je le vois parbleu bien! Et que lisais-tu donc de si intéressant dans cette gazette?

JACQUES, d'un air sombre.

Que l'exécution du comte de La Valette est fixée à jeudi, après-demain!... Le roi n'a pas voulu faire grâce!...

LE DUC, très indifférent.

Voilà-t-il pas de quoi s'étonner? C'était prévu, cela! Et d'ailleurs, pourquoi le gracier plutôt que les autres? La Bédoyère, Ney, les frères Faucher, La Valette! Et de cinq! quand nous serons à dix!...

JACQUES, indigné, se levant.

Et c'est là tout ce que vous inspire le sort de ces malheureux! Les victimes de 93 ont donc épuisé toute votre pitié?

LE DUC.

Eh! tu me la bailles belle de venir comparer ces agents de Bonaparte à ceux d'entre nous qui ont payé de leur tête leur attachement à la monarchie.

JACQUES, impatienté.

Pour moi, je n'y vois pas grande différence!

LE DUC, indigné.

Pas grande différence! malheureux! Non! tu ne comprendras jamais!... A t'entendre censurer ainsi les plus justes décisions du Roi, qui se douterait jamais que tu lui dois quelque reconnaissance!

JACQUES.

De la reconnaissance au Roi? Moi? Mais en quoi, mon oncle, s'il vous plaît?

LE DUC, à Firmin.

Eh! ne serait-ce que pour t'avoir conservé ton grade, alors que tant d'officiers étaient cassés et renvoyés à leur foyer, s'ils en avaient un, au diable, s'ils n'en avaient pas.

JACQUES.

Cette faveur du Roi ne m'est pas personnelle; je la dois avant tout au nom que je porte, mon oncle. Je suis le fils d'un émigré mort dans l'exil où il avait suivi ses princes. Louis XVIII a daigné reconnaître cette dette du comté de Provence.

LE DUC.

Encore voulut-il bien oublier que tu avais mis ton épée au service de Bonaparte... en dépit de ce que nous avions pu dire et faire pour t'en dissuader! Ah! si ton pauvre père!...

JACQUES, impatienté.

Pour Dieu! ne faisons pas parler les morts! Mon père a toujours regretté d'avoir quitté la France, et son vœu le plus cher était de me voir servir ma patrie, de quelque façon que ce fût, plutôt que d'aller vivre en inutile à l'étranger.

LE DUC.

Et ton père n'a pas été trop mal inspiré, ma foi!

Tandis que nous traînions nos guêtres sur toutes les routes de l'Allemagne, tu trouvais, toi, gloire et profit!... (Jacques essaie de reprendre sa lecture. Le duc va vers lui.) Car tu n'as pas perdu ton temps!... Colonel à trente ans! Une jolie femme flanquée d'une belle dot!... Elle n'était pas duchesse, non! Mais quand on est jeune, un frais minois et de blanches épaules semblent préférables à tous les parchemins du monde! Et moi-même, à ton âge, je partageais assez cette manière de voir, avec cette nuance, toutefois, que mes principes me gardaient, Dieu merci! de pousser les choses à l'extrême... Je veux dire jusqu'au mariage!... (Il rit.) Rends-moi du moins cette justice que j'ai tout fait, ton pauvre père étant mort pour te garder de cette mésalliance. Un Rouvray! Epouser la fille du gros Pradel, fournisseur des armées de Bonaparte!

JACQUES, très sec.

Vous conviendrez, à votre tour, que vos préventions contre cette mésalliance ont singulièrement diminué le jour où vous avez appris qu'en signant au contrat de la fille de son ami Pradel, l'Empereur constituait, comme apport personnel à Colette, dotation de tous les biens des Rouvray, mis sous séquestre en 93!...

LE DUC.

Parbleu! Pour ce que ça lui a coûté. Il était trop heureux de s'attirer à si bon compte l'ancienne noblesse, — c'était sa marotte à ce garçon! — en la fusionnant avec ses créatures par des mariages comme le tien avec Colette, mariage que je m'abstiens de qualifier!

JACQUES.

Je le qualifierai donc pour vous, mon oncle. Ma-

riage d'amour s'il en fût jamais! (Le duc hausse les épaules.) Il suffit de la connaître pour me comprendre et pour m'absoudre!... Aussi bien, la voici, ma vivante excuse!...

SCÈNE III

LES MÊMES, COLETTE, puis MADEMOISELLE VICTORINE et SON TROTTIN.

Colette entre gaiement par la droite, deuxième plan. Elle est en toilette de soirée; elle s'avance vers son mari, et s'arrête devant lui, en faisant le salut militaire.

COLETTE.

Si mon colonel veut bien passer l'inspection?

Elle fait demi-tour militairement et reste fixe.

JACQUES, riant.

Très coquet, l'uniforme! Parfaite, la tenue!

LE DUC, prenant ironiquement une pose napoléonienne.

Soldat! Je suis content de vous.

JACQUES.

Avance à l'ordre que je te donne l'accolade! (Il l'embrasse. Entre mademoiselle Victorine. Le trottin qui la suit, portant un carton énorme, traverse la scène et sort.) Une si charmante toilette mérite bien cela!

COLETTE, badinant.

Fi! monsieur! Si c'est la toilette seule qui mérite cette récompense, ce n'est pas à moi que revenait le baiser, mais à mademoiselle Victorine!

LE DUC.

Si mademoiselle Victorine acceptait de cette monnaie-là en paiement, elle me ferait regretter deux choses : d'abord, de ne pas lui devoir une garde-robe complète, puis de n'avoir plus vingt ans pour la lui payer comptant.

VICTORINE.

Monsieur le duc se moque!

LE DUC.

Pardieu, non, mademoiselle! Un minois comme celui-ci, sous notre bon roi Louis XV, vous aurait valu pas mal de ces à-comptes-là.

COLETTE.

Puisque mon oncle est de si belle humeur, c'est bien le moment, mademoiselle, de lui demander...

LE DUC.

Quoi donc? Parlez, mademoiselle.

VICTORINE.

C'est qu'en vérité, je ne sais comment...

LE DUC.

Vous piquez ma curiosité!

JACQUES.

Cela commence à m'intriguer aussi.

COLETTE.

Oh! rien n'est plus simple! Mademoiselle Victorine, respectueuse gardienne des traditions de son art, recherche avec passion toutes les indications qu'elle peut recueillir sur les raffinements de toilette des élégantes du siècle dernier!

LE DUC.

En vérité! C'est bien facile et le premier venu...

COLETTE.

N'en croyez rien, mon oncle! Ce que demande mademoiselle, ce sont des détails inédits, des documents tout intimes sur les colifichets galants, sur les élégances voilées, que d'heureux initiés seuls étaient admis à connaître.

JACQUES, avec une emphase comique.

En ce cas, mademoiselle Victorine a raison! Elle ne peut mieux s'adresser qu'à Roger de Rouvray, jadis page favori de Sa Majesté Louis XV, puis jeune officier que se disputaient nos grand'mères, plus tard, capitaine des gardes de Sa Majesté Louis XVI et célèbre alors à l'égal de Richelieu, par son élégance, ses duels et ses bonnes fortunes : actuellement duc et pair sous le règne de Sa Majesté très chrétienne Louis le Désiré. Interrogez le duc, mademoiselle, je vous promets un régal de documents aussi curieux qu'affriolants!

LE DUC.

Va, va, mon garçon! Plaisante ton vieil oncle. Mais cherche ailleurs qui puisse aujourd'hui, comme lui, parler *de visu* du petit coucher de madame du Barry!

VICTORINE, palpitante d'intérêt.

Du petit coucher de madame du Barry! Serait-il possible! Ah! si M. le duc poussait la bonté jusqu'à me permettre de prendre quelques notes...

LE DUC, s'asseyant à gauche.

Prenez, mademoiselle, prenez, c'est de l'inédit, je vous en réponds! Car sauf notre bon roi Louis XV et M. de Richelieu, pour qui la gracieuse favorite n'avait rien de caché, nul autre que moi, je pense...

Le duc continue à causer à voix basso avec mademoiselle Victorino qu'il a fait asseoir près de lui sur le pliant. Jacques et Colette ont gagné la droite.

JACQUES.

Sais-tu qu'ils ont condamné La Valette?

COLETTE.

Condamné!... A mort?

JACQUES.

A mort! L'exécution aura lieu après-demain.

COLETTE.

Mais le Roi fera grâce!

JACQUES.

Tout espoir est perdu! Le roi s'est montré inflexible.

COLETTE.

Il ne s'est donc pas trouvé une femme pour aller se jeter à ses pieds, et lui arracher par ses larmes un mot d'indulgence et de pltié?

JACQUES.

Madame de La Valette s'est présentée au château, elle a pleuré, imploré, supplié...

COLETTE.

Eh bien?

JACQUES.

Elle n'a même pas obtenu audience!

COLETTE.

Oh! la malheureuse! Savoir que la vie de celui qu'on aime, dépend d'un mot tombé de la bouche d'un homme, et ne pouvoir approcher cet homme : ne pouvoir lui arracher ce mot! C'est affreux! Il me

semble qu'aucun obstacle ne m'aurait arrêtée, moi! que j'aurais parlé au roi!

JACQUES.

Et comment, grand Dieu!

COLETTE.

Le sais-je!... On cherche; et quand on aime, il me semble qu'on doit trouver. Je suis sûre que s'il s'agissait de toi, je saurais bien...

JACQUES.

Tais-toi.... Voici ma tante.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA COMTESSE. Elle entre par la porte de gauche, premier plan et s'adresse à mademoiselle Victorine.

LA COMTESSE.

Bonjour, mademoiselle... Comment! un crayon à la main! Quelle est cette collaboration mystérieuse? Comploteriez-vous en commun quelque réforme de costume?

LE DUC.

Mademoiselle Victorine n'aurait, pour cela, besoin des conseils de personne! Non, j'évoque à titre de documents quelques souvenirs de jeunesse. (Le duc se retourne vers mademoiselle Victorine. La comtesse traverse la scène pour aller à Colette.) Je vous disais donc, mademoiselle, que la chemisette délicieusement garnie de Valenciennes...

Il continue à voix basse.

LA COMTESSE, à Colette.

Enfin! vous voilà prête! il était temps. Nos invités ne peuvent tarder à venir, et le plus élémentaire savoir-vivre vous faisait un devoir d'être à mes côtés pour les recevoir.

COLETTE.

Mais il n'est que neuf heures, et personne encore...

LA COMTESSE, très rogue.

Il suffit. Voyons un peu votre toilette? (Elle l'examine.) Très bien, cette robe! Et d'une simplicité...

JACQUES, bas, à Colette.

Comment? Pas de critique!

COLETTE, de même.

Attends un peu.

LA COMTESSE, à Colette.

Tournez-vous, je vous prie. Très distinguée, vraiment! C'est de la robe que je parle.

JACQUES, à Colette.

Attrape, toi!

LA COMTESSE.

Toutes mes félicitations, mademoiselle Victorine.

VICTORINE.

Madame la comtesse est indulgente, comme les vrais connaisseurs, et son approbation m'est plus précieuse que tous les compliments du monde! (Elle met son crayon et son calepin dans son ridicule.) Messieurs, monsieur le marquis, monsieur le duc, je suis votre servante.

LE DUC.

Comment, mademoiselle, vous nous quittez déjà! J'avais encore mille choses...

VICTORINE.

Excusez-moi. Mais je suis mandée chez son Altesse Royale madame la Dauphine.

LE DUC.

Et il serait impardonnable de faire attendre la petite-fille de Louis XVI.

Victorine sort.

LA COMTESSE, cessant d'examiner Colette, replie son face à main d'un air découragé.

Ce qui manque, c'est un peu de grâce et d'élégance!... mais ce sont là dons de naissance et qui ne s'acquièrent pas! Et puis, ma chère enfant, pourquoi ces diamants? Est-ce dans le but charitable d'écraser de votre luxe les amis qui viendront ce soir, et que la Révolution n'a pas enrichis, eux! C'est un manque de tact absolu! Mais d'où sortez-vous ces bijoux?

JACQUES.

C'est moi qui ai donné cette parure à Colette pour l'anniversaire de ses vingt-deux ans.

COLETTE.

Et j'avais plaisir à lui manifester ma reconnaissance par mon empressement à m'en parer : mais si vous pensez, ma tante...

LA COMTESSE.

Ma tante! ma tante! A quoi bon m'appeler ainsi : ma tante! à tout propos! D'autant, qu'après tout, vous n'êtes ma nièce que par alliance! Et puis ce n'est pas d'usage dans notre monde! ne pouvez-vous dire : Madame, tout simplement?

COLETTE.

J'y tâcherai ma t... madame!

LE DUC, conciliant.

Allons! trêve de reproches! Elle fait ce qu'elle peut, cette pauvre Colinette. Ce n'est pas de sa faute si on ne lui en a pas appris davantage.

LA COMTESSE, dédaigneuse.

Au fait! (A Colette.) Vous êtes-vous assurée que tout est prêt pour recevoir nos amis? non, sans doute! Ne bougez pas! J'y vais moi-même!

Elle remonte vers le fond ainsi que le duc. Jacques et Colette restent seuls à l'avant-scène.

JACQUES.

J'admire ta patience et ta résignation, ma Colinette... tu me rappelles la pauvre Cendrillon des contes, toujours rebutée, toujours soumise... et je me tiens à quatre pour ne pas leur dire...

COLETTE.

Garde-t-en bien! Ils sont trop vieux pour changer! La vie ne leur a pas été toujours douce, comme à nous! Peut-on s'étonner que vingt années d'exil et de misère leur aient laissé dans l'âme un peu d'amertume et d'aigreur? Ils sont bien excusables, va! Leurs petites tracasseries ne sauraient me causer de tristesse; et cela semble leur être si nécessaire!

JACQUES.

Cependant...

Le duc rentre par le fond.

COLETTE.

Plus un mot! (Gaiement.) Est-ce moi qui commande ici? Oui! alors, va t'habiller. Il en est temps.

SCÈNE V

LE DUC, JACQUES, COLETTE.

LE DUC, qui a entendu la dernière réplique de Colette, à Jacques.

Et n'oublie pas tes éperons, ton panache et ton grand sabre de bataille! Le sabre surtout, est indispensable!

JACQUES, riant.

A qui donc en avez-vous, mon oncle?

LE DUC.

A toi, qui t'obstines à t'affubler, chez toi de tout cet attirail de guerrier! Tu devrais comprendre, que ce costume est le symbole d'une époque dont le souvenir reste cruel à plus d'un de nos invités, et, par égard pour eux, tu ferais mieux d'y renoncer. Après tout, c'est ton devoir de maître de maison.

JACQUES.

C'est qu'en vérité, je me sens si peu chez moi dans ce salon dont vous faites tous les honneurs. Si j'étais consulté, ces réceptions même auraient pris fin depuis longtemps! Ney vient d'être fusillé. La Valette le sera dans deux jours. Les meilleurs Français coupables seulement de fidélité à leurs convictions sont traqués par la police comme des criminels. En vérité, ce n'est guère le moment de donner des fêtes!

LE DUC.

Des fêtes? Qui parle de fêtes? De simples réunions d'intimes, un cercle de vieux amis si pauvres que

c'est charité de les recevoir! Combien d'entre eux, ruinés par la Révolution, s'estiment heureux de venir, une fois par semaine, se chauffer à mon feu, boire mon thé et manger mes brioches. Pour plus d'un, c'est peut-être le meilleur repas de la journée!

COLETTE.

Pauvres gens!

JACQUES.

Je ne saurais vous en blâmer, mon oncle. Mais ne pensez-vous pas qu'en retour vos amis pourraient témoigner un peu plus d'égards à Colette?

COLETTE.

Mais, Jacques, je t'assure!...

JACQUES, nerveux.

Ce toit de nos aïeux lui appartient, après tout! Personne ici n'a l'air de s'en souvenir! Vos invités lui accordent à peine un petit salut protecteur!...

COLETTE.

Jacques, tu exagères...

JACQUES.

Laisse donc! A la cour même où elle a consenti à vous accompagner, elle n'a trouvé qu'indifférence ou moquerie chez tous ceux qui viennent ici boire votre thé et manger vos brioches qui sont bien un peu son thé et ses brioches à elle, il me semble!

COLETTE, cherchant à calmer Jacques.

Jacques!

LE DUC.

Tiens! à qui la faute? Pour la première fois que ta femme met le pied au château, elle y cause un épouvantable scandale!

JACQUES.

Oh! épouvantable scandale! parce que Colette s'assied par mégarde sur un tabouret inoccupé!

LE DUC, indigné.

Oui dà, tu trouves ça, tout simple, toi, que mademoiselle Pradel daigne s'aller reposer sur un des sièges qui sont l'apanage exclusif des princesses du sang. Mais c'est à faire dresser les cheveux sur la tête!

COLETTE, gaiement.

Je vois encore le maître des cérémonies s'avancer grave et consterné au milieu des sourires et des chuchotements. D'une voix qui semble sortir de son jabot, il m'apprend que les tabourets sont réservés aux princesses : je rougis, je me lève, je veux balbutier des excuses, mais je me trouble, sous tous ces regards fixés sur moi, et pour dissimuler ma honte, je me laisse tomber sur un modeste pliant!

LE DUC, les bras au ciel.

Sur un pliant! Seigneur!

COLETTE.

Nouvel impair : Les pliants sont le privilège des duchesses! Pour cette fois, le scandale est à son comble! On ne se contente plus de sourire, on ricane : Sa Majesté se retourne, étonnée, s'informe et je me sens mourir de confusion, quand le roi, lui-même me rassure avec un sourire plein d'indulgence, et d'un mot fait taire les rieurs.

LE DUC, se levant.

Quel esclandre!

Jacques va pour répondre, mais Colette l'arrête du geste.

Jacques sort sur un mouvement d'impatience.

SCÈNE VI

LES MÊMES. PHILIPPE et HENRI, entrant par le deuxième plan à gauche.

PHILIPPE.

Mon oncle, je vous salue.

HENRI, à Colette.

Bonjour, cousine.

PHILIPPE.

Personne n'est arrivé ?

HENRI.

Pas même Puygiron ? C'est étonnant.

COLETTE, à Henri.

Je t'attendais pour accorder ma harpe. Elle est dans le salon.

HENRI.

Alors, vous allez chanter ce soir ?...

Il sort avec Colette par la baie du fond.

PHILIPPE, au Duc après s'être assuré d'un coup d'œil qu'ils ne peuvent l'entendre.

Mon oncle, avez-vous parlé de moi à M. d'Albarède, comme vous me l'aviez promis ?

On entend des accords plaqués sur le clavecin et des arpèges de la harpe qu'on accorde.

LE DUC.

Ta! ta ! ta ! Crois-tu qu'un diplomate de sa trempe soit si facile à confesser ? J'ai cru comprendre qu'en

principe, il est assez disposé à t'ouvrir les portes de la carrière, mais il fait ses réserves!

PHILIPPE, déçu.

Ah!

LE DUC.

Oui, il te trouve un peu jeune et craint que tu ne manques de certaines qualités de sérieux et de discrétion indispensables au secrétaire d'un homme qui possède depuis plus de vingt ans toute la confiance du Roi... La situation de M. d'Albarède est fort délicate, disposant de la police occulte du château, il ne peut se choisir un second sans mûre réflexion.

PHILIPPE.

Qu'il me mette à l'épreuve seulement, et je veux, avant peu lui avoir donné tant de marques de dévouement qu'il ne regrettera pas de m'avoir attaché à sa personne.

LE DUC.

Eh bien ! s'il vient ce soir, plaide ta cause toi-même et compte sur mon appui quand le moment sera venu.

PHILIPPE.

Merci, mon oncle : vous me comblez Il ne me reste plus qu'à vous demander le secret, jusqu'au jour où je serai officiellement agréé par M. d'Albarède.

FIRMIN, annonçant.

M. le chevalier de Puygiron.

LE DUC, se levant pour aller vers la porte.

Enfin !

Philippe sort par le fond, après avoir salué Puygiron.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PUYGIRON.

Pendant cette scène, on peut voir par la baie qui reste ouverte, la Comtesse et Colette recevant les invités. La Comtesse fait les honneurs comme si elle était chez elle. Les invités lui adressent de grands saluts et donnent à peine un petit bonjour à Colette.

LE DUC.

Ah ! ça ! Que deviens-tu ? nous t'attendions ce soir pour dîner ? Personne !

PUYGIRON.

Je le regrette assez. Va ! Mais la marquise de Flodoard qui tenait à me consulter sur une coiffure pour le prochain bal de l'ambassade, m'a littéralement enlevé dans son carrosse au moment où je sortais du pavillon de Marsan pour venir vous rejoindre ! Nous avons, tout en discutant, laissé passer l'heure de votre dîner, si bien que j'ai dû me contenter de...

LE DUC, sans l'écouter.

Alors tu as vu Son Altesse Royale le comte d'Artois? Est-il vrai qu'il était, ce soir, d'humeur assez nerveuse ?

PUYGIRON.

Mon cher, on l'eût été à moins! Malgré toutes les précautions prises, le Roi ne s'était-il pas laissé circonvenir à la dernière heure. Cédant aux sollicitations

des amis de madame de La Valette, il allait lui accorder audience ! !

LE DUC, haussant les épaules.

Et comme il ne sait pas résister à des larmes de femme !

PUYGIRON.

On pouvait facilement prévoir ce qu'il en serait résulté ! Mais grâce à Dieu, madame de La Valette n'a pas été reçue. Elle a simplement obtenu de pouvoir visiter son mari sans témoin, et après-demain...

Il complète sa pensée par un geste significatif.

LE DUC, satisfait.

Tout est pour le mieux ! mais il est heureux que la fermeté de M. le comte d'Artois vienne corriger ce que la bonté de Sa Majesté pourrait parfois contenir de faiblesse.

PUYGIRON.

Tu pourrais dire aussi d'indifférence à l'égard de ses plus zélés serviteurs ! N'est-il pas révoltant de voir ceux qui ont souffert pendant vingt ans, comme moi, pour la bonne cause, attendre encore la récompense de leur fidélité ?

LE DUC, béatement étendu dans son fauteuil.

Eh ! Eh ! il faut savoir patienter un peu !

PUYGIRON.

Patienter ! à notre âge !! Cela t'est facile, à toi, dans ce palais où tu ne manques de rien ! Mais je voudrais te voir patienter dans une mansarde, sous les toits, sans feu..

LE DUC, ricanant.

Il est certain !... Accepterais-tu une tasse de café ?

PUYGIRON, enchanté.

Certainement !

LE DUC.

Eh! que ne parlais-tu? (La main sur la cafetière.) Il n'est plus très chaud.

PUYGIRON.

Cela ne fait rien.

LE DUC.

Une brioche?

PUYGIRON, affamé.

Bien volontiers.

LE DUC.

Deux peut-être?

PUYGIRON.

Pour ne pas te refuser!

Il s'installe et mange avec avidité.

LE DUC.

Tu te plains et cependant tu fais encore des envieux.

PUYGIRON.

Des envieux? moi?

LE DUC.

Oublies-tu que tu as tes entrées chez le comte d'Artois! Que le Roi se montre à ton égard d'une amabilité...

PUYGIRON, la bouche pleine.

Certes, il est plein d'aménité pour moi, le Roi. Mais je me croyais en droit d'attendre autre chose que des prévenances. D'ailleurs, les instants que je passe auprès de lui ces jours-ci n'ont rien qui puisse faire envie!

LE DUC.

Comment cela?

PUYGIRON.

Depuis le départ de madame du Cayla, l'humeur de Sa Majesté s'est modifiée de façon sensible... Il devient maussade, injuste même...

LE DUC.

Enfin, connaît-on la raison de cette fugue imprévue?

LE VIDAME.

Fugue est bien le mot. Madame du Cayla se confine à la campagne; elle n'en veut plus revenir et voilà un mois que cela dure.

LE DUC.

Bouder ainsi quand on est honorée de l'amitié d'un roi! quand on possède sa confiance; on n'est ni plus sotte, ni, j'ose le dire, plus inconvenante! Forcer Sa Majesté, à son âge, de rompre ainsi avec ses habitudes! Ah! ça, elle n'avait donc personne, auprès d'elle pour lui indiquer son devoir! Ah! si j'avais été son frère, ou son mari, c'est moi qui l'aurais promptement remise à la raison, stylée et ramenée à la cour! Mais ne serait-ce pas scrupule?

PUYGIRON.

Scrupule de quoi? Si le roi se plaît au voisinage d'une jolie femme, perclus de goutte comme il l'est, les profits qu'il en peut retirer, sont d'un ordre bien platonique!

LE DUC.

Alors, tu crois que...

PUYGIRON.

Il a dételé depuis longtemps.

LE DUC.

Mon cher, un roi n'abdique jamais complètement.

PUYGIRON.

Aussi s'est-il réservé le régal des yeux... à défaut d'autres... (D'un ton de confidence.) On raconte que les décolletages hardis de madame du Cayla l'incitaient parfois, dans l'intimité, à placer, en guise de mouche sur cette blanche poitrine une pincée de tabac d'Espagne... qu'il humait là avec délices ..

Ils rient.

LE DUC.

C'est peu de chose!...

Il prise voluptueusement.

PUYGIRON.

Ce n'est rien! mais faute de ce rien qui lui manque, le caractère du roi s'aigrit; chacun autour de lui ressent les contre-coups de son humeur et voilà comment un pays est mal gouverné.

On entend dans le salon un prélude de harpe. Le duc et Puygiron se lèvent.

LE DUC.

Voilà Colette qui prélude.

PUYGIRON.

Non! madame du Cayla a fait preuve d'une légèreté inconcevable en désertant son poste! Ceci touche à la politique! Chacun sait qu'il n'y a rien à espérer d'un Roi qui s'ennuie!

Il tire sa tabatière et en offre une prise au duc qui refuse.

LE DUC.

Merci!

PUYGIRON.

Tu as tort de t'en méfier, mon cher, j'ai le même tabac que le Roi!

LE DUC.

Dommage que tu n'aies pas aussi la même tabatière !

Ils rient et remontent vers le fond. Musique de scène. Dès qu'ils sont entrés dans le salon de réception, les portes de la baie se referment derrière eux.

SCÈNE VIII

FIRMIN, COLLIÈRES.

Sitôt que la porte du fond est refermée, Firmin entre par la gauche deuxième plan, introduisant Collières, assez mal vêtu ; bottes boueuses, grand manteau, col relevé, chapeau sur les yeux.

FIRMIN.

Je ne crois pas que M. le marquis reçoive monsieur en ce moment...

COLLIÈRES, se méprenant.

Mais ce n'est pas le marquis que je demande ; c'est le colonel de Rouvray.

FIRMIN.

Eh bien, oui ; M. le marquis.

COLLIÈRES.

Ah ! oui !... Maintenant... c'est juste !... Marquis ! J'avais oublié. (Avec autorité.) Allez l'avertir.

FIRMIN, le toisant.

Si c'est pour un secours... monsieur ferait bien...

COLLIÈRES.

Oui! Dites que c'est pour un secours... et urgent!

FIRMIN, dédaigneux.

Qui annoncerais-je à M. le Marquis?

COLLIÈRES.

Mon nom? Je le lui dirai s'il me reçoit : sinon, c'est inutile! (Firmin sort à droite, premier plan, emportant le plateau resté sur le guéridon. On entend une ritournelle dans le salon.) Ils dansent ici! (En allant à la console, il aperçoit les lys. Il en fait tourner une tige dans ses doigts, hausse tristement les épaules, puis la rejette sur les autres dédaigneusement.) Peut-être aurais-je mieux fait de ne pas venir. Bah! nous verrons bien!

Il s'assied et se chauffe frileusement.

SCÈNE IX

COLLIÈRES, JACQUES.

Jacques entre par la porte de droite, premier plan, il s'arrête sur le seuil. Collières se lève, se découvre et jette sur le canapé son manteau et son chapeau.

JACQUES, stupéfait, le reconnaissant.

Collières! (Il lui tend les mains avec élan.) Mon général!... vous!... Sous ce costume!...

COLLIÈRES, ému.

Tu m'as reconnu!... Tu n'as pas hésité à me tendre la main. Ah! comme c'est bon de se trouver en face

de quelqu'un dont on n'a rien à craindre! Car tu ne me dénonceras pas, toi!

Ils s'embrassent.

JACQUES.

Vous dénoncer, mon général? Mais pourquoi? Et à qui?

COLLIÈRES.

Depuis trois nuits j'erre dans les rues de Paris à moitié mort de faim, de froid et d'angoisse.

JACQUES.

Est-ce possible, mon Dieu! Je vais appeler et...

COLLIÈRES, le retenant.

Non. Dis-moi d'abord : où suis-je ici? Chez toi?

JACQUES.

Chez moi.

COLLIÈRES.

Et je n'ai rien à craindre?

JACQUES.

Rien! mais pourquoi ces questions?

COLLIÈRES.

On te disait rallié aux Bourbons.

JACQUES.

Moi!

COLLIÈRES.

Tu portes l'uniforme! Ils t'ont donc laissé ton grade?

JACQUES.

Mon grade, oui. Mon régiment, non. Je suis colonel sans commandement.

COLLIÈRES.

Et... pendant les Cent jours?

JACQUES.

J'étais au corps d'observation des Pyrénées ; trop éloigné du théâtre de la lutte, et mal informé, je n'ai pu rejoindre l'armée pour prendre ma part des événements.

COLLIÈRES.

Ainsi, tu n'as pas vu la fin ! Mieux vaut cela pour toi ! Quelle misère !

Il s'assied sur le canapé et courbe tristement la tête en se chauffant les mains.

JACQUES.

On vous disait mort, disparu dans le désastre de Waterloo.

COLLIÈRES.

Que n'y suis-je resté ! Relevé par des paysans sur le champ de bataille, sauvé par eux, j'appris un mois plus tard que l'Empereur, abandonné, trahi, repoussé de tous, s'était livré aux Anglais ! Je m'embarque à Anvers, j'arrive à Plymouth.

JACQUES, très ému.

Et là, vous l'avez revu ?

COLLIÈRES.

Je l'ai revu à bord du *Bellérophon* .. Captif sur le pont d'un bateau, lui pour qui le monde semblait trop petit.

JACQUES.

Et vous avez pu lui parler ?

COLLIÈRES.

Grâce à quelles ruses ! Au mépris de quels dangers ! Tu le devines. Sous un déguisement, je me glisse sur le navire, je parviens jusqu'à l'Empereur ; je lui

soumets un plan d'évasion... Il le repousse. Pour lui, tout est fini! Son sacrifice est consommé. Il ne pense plus qu'à son fils et c'est pour son fils seulement qu'il compte encore sur le dévouement des quelques amis qui lui restent en France.

JACQUES.

Son fils, un enfant de quatre ans, au pouvoir des Autrichiens, qui ne lui apprendront même pas le nom de son pays et la gloire de son père!

COLLIÈRES.

L'Empereur ne le devine que trop et c'est là ce qui le torture. Son dernier espoir est de grouper cette phalange de fidèles autour du malheureux enfant! Qui sait? Son heure viendra peut-être? Il me remet une liste des officiers de son armée sur lesquels il croit pouvoir compter encore. Il me charge de les voir, de les réunir dans une entente commune qui nous permette, le moment venu, de profiter d'une occasion favorable, et trace d'une main fébrile la lettre qui doit m'accréditer auprès d'eux. Sans éveiller les soupçons, je quitte le navire. Oh! cette ville de Plymouth envahie par une foule insolente, regorgeant d'Anglais impuissants à contenir l'explosion de leur orgueil satisfait et de leur haine assouvie! Je crois les voir encore! Et sur ce vaisseau, sortant du port, lentement, comme à regret, lui, accoudé sur le bordage, regardant s'éloigner cette terre où il avait espéré trouver le repos. Combien de temps suis-je resté à suivre des yeux ce point noir qui allait disparaître? je ne sais! mais la nuit vint; je n'avais plus besoin de cacher mes larmes... Car je pleurais, Jacques!... comme je pleure encore, maintenant .. pardonne-moi... (Il saisit les mains que lui tend Jacques,

très ému, appuie sa tête sur son épaule, pour cacher son visage. On entend dans le salon du fond, une voix de femme qui chante avec accompagnement de harpe la romance de Nina : « Le bien-aimé ne revient pas. » Le refrain est suivi de bravos et d'applaudissements. — Se remettant.) De longs jours se passent avant que je puisse rentrer en France. Je n'ai pas de passe-port. Il me faut user de ruse pour franchir la frontière. Et quand je suis à Paris, que de désillusions, que de déboires! Les uns ont fui et attendent à l'étranger la fin de la terreur royaliste! Les autres, par peur de se compromettre, refusent même de m'entendre. Fusillé, Ney! Fusillé, la Bédoyère! Et tant d'autres! Je poursuis ma tâche, épuisant la liste dressée par l'Empereur, cette liste qui deviendrait aux mains de la police, une arme mortelle contre tous ceux dont elle contient les noms.

JACQUES.

Et contre vous, d'abord, qui en êtes porteur.

COLLIÈRES.

Oh! moi! J'ai fait le sacrifice de ma vie... Six balles dans le corps, comme Ney, c'est encore mourir en soldat! (Musique. On joue « Vive Henri IV. ») La Valette m'avait accueilli... On l'arrête... On saisit ses papiers... des lettres qu'il n'a pas eu le temps de détruire et qui me compromettent! La police me recherche... Je veux gagner la frontière... Impossible!

JACQUES.

Oui! Paris n'est plus qu'une vaste prison : les barrières ne s'ouvrent que sur la présentation d'un passeport.

COLLIÈRES.

Et ce passe-port, comment l'obtiendrai-je, moi,

dont le signalement traîne sur toutes les tables de corps de garde. Que faire, alors? Anéantir avec les papiers que je porte, la seule raison de vivre qui me reste, et me loger une balle dans la tête? Non! je dois lutter jusqu'au bout. Encore un effort, une suprême tentative! Et cet effort! c'est ici qu'il me jette, car mon dernier espoir, Jacques, c'est toi.

JACQUES.

Merci, mon général, et je vous sauverai... Cette maison devient la vôtre. Vous y trouverez asile jusqu'au jour où vous pourrez quitter Paris sans danger.

COLLIÈRES.

Tu ne songes pas que ma présence ici peut te compromettre?

La musique cesse brusquement. On entend des voix. Jacques surpris regarde avec inquiétude la porte et répond presque aussitôt à Collières.

JACQUES.

Et comment? Personne ne vous connaît dans cet hôtel dont vous ne sortirez pas. Il suffit de trouver un prétexte à votre présence. Rien n'est plus facile. Par exemple, il sera nécessaire de confier notre secret à ma femme. (Geste d'appréhension de Collières.) Je vous réponds d'elle comme de moi-même! C'est l'Empereur qui a fait notre mariage et la reconnaissance de Colette est une garantie de son dévouement. D'ailleurs, je ne vois guère le moyen de nous passer d'elle si vous devez rester quelques jours ici...

COLLIÈRES.

Eh bien! Soit! Encore n'est-il pas nécessaire qu'elle

ait connaissance de la mission dont m'a chargé l'Empereur.

JACQUES.

Soyez certain que sa discrétion....

COLLIÈRES.

Elle est femme!... D'ailleurs ce secret n'est pas le mien. Et tant de vies précieuses en dépendent!

JACQUES.

Vous avez raison; nous n'en parlerons pas. Pour tout le monde, vous serez un parent de Colette, un cousin de province, venu à Paris pour affaires... Rien de plus naturel, en somme. Je vais l'appeler et... (La porte s'ouvre.) Trop tard... on vient... vite entrez là, dans ma chambre... le temps de la prévenir...

Collières sort vivement, second plan à droite Jacques ferme rapidement la porte et se retourne vers les arrivants.

SCÈNE X

JACQUES, COLETTE, LE DUC, D'ALBARÈDE, PUYGIRON, PHILIPPE, HENRI, LA COMTESSE, INVITÉS.

Colette entre par la porte du fond suivie par d'Albarède qui tient à la main un papier. Ils sont escortés par les autres personnages qui semblent fort agités.

COLETTE, joyeuse.

Jacques! Jacques! Enfin, te voilà.

LE DUC

Pends-toi, mon beau neveu! Ta femme triomphe et tu n'étais pas là.

JACQUES.

Ma femme triomphe ! Que voulez-vous dire ?

LE DUC.

Demande à M. d'Albarède.

D'Albarède et Jacques se saluent froidement.

PREMIÈRE DAME, à Thérèse.

C'est un honneur insigne !

DEUXIÈME DAME.

Célébrée en vers ! Par le Roi lui-même !

D'ALBARÈDE, à Jacques.

Oui... Sa Majesté, qui excelle en poésie, comme en toute chose, du reste, a composé quelques vers charmants à l'adresse de madame de Rouvray qu'elle avait remarquée hier au château.

JACQUES, préoccupé.

Des vers? Le Roi ? Eh ! bien ?

D'ALBARÈDE.

J'ai sollicité du Roi, la faveur de remettre moi-même ces vers à celle qui les avait inspirés ; il y a gracieusement consenti ; et ce sont ces strophes que j'avais, à l'instant, l'honneur de lire à madame la marquise.

PREMIÈRE DAME.

Ah ! de grâce ! redites-les une autre fois, monsieur d'Albarède. Vous les dites si bien !

DEUXIÈME DAME.

Donnez-nous à nouveau ce régal !

LES DEUX DAMES.

Oui, encore ! encore !

D'ALBARÈDE.

Très volontiers, mesdames.

COLETTE confuse.

Epargnez-moi, monsieur d'Albarède..

LES DAMES.

Non ! non ! lisez !

JACQUES.

Laisse, Colette, je t'en prie ! Quand ce ne serait que pour moi ! Nous vous écoutons, monsieur... (Bas à Colette.) J'ai à te parler !

Colette l'interroge du regard.

D'ALBARÈDE.

Eh bien ! la dernière strophe seulement, mesdames, par égard pour la modestie de madame de Rouvray !

Il déclame.

D'Aurore et de Titon vous connaissez l'histoire :
Notre rencontre en trace aujourd'hui la mémoire.
Mais Titon de mon sort pourrait être jaloux.
Que leurs destins sont différents des nôtres !
L'aurore sous ses yeux vit vieillir son époux.
Moi j'ai rajeuni sous les vôtres.

PREMIÈRE DAME.

Bravo ! délicieux ! c'est exquis !

DEUXIÈME DAME, qui se pâme.

C'est divin !

LA COMTESSE, écartant le groupe qui se presse autour de Colette.

Mon enfant ! ma chère enfant !... (Elle lui [serre la

main.) Personne plus que moi, croyez-le, n'est heureux de votre succès !

Elle l'embrasse avec effusion et laisse Colette stupéfaite.

PHILIPPE.

Quel honneur pour vous, cousine !

PUYGIRON.

Trois strophes ! Madame du Cayla n'a jamais obtenu que des quatrains !

PREMIÈRE DAME.

Voilà qui va lui faire regretter sa retraite !

DEUXIÈME DAME.

Elle en mourra de dépit !

D'ALBARÈDE.

Marquise, je vous remets l'autographe de Sa Majesté ; il vous appartient de plein droit !

Il lui remet les vers.

COLETTE, tendant les vers à Jacques, et l'emmenant à l'écart.

Viens, Jacques, lis les premières strophes, maintenant !

Ils causent à voix basse.

DEUXIÈME DAME.

Pauvre madame du Cayla ! Elle est bien oubliée, déjà !

PREMIÈRE DAME, discrète.

Vous pouvez même dire remplacée !

Le duc dresse l'oreille.

PUYGIRON, au duc.

Dis donc ! elle a du succès, la petite Pradel !

LE DUC.

Mon cher, je n'en reviens pas !

PUYGIRON.

D'Albarède est un fin matois... S'il a pris la peine d'apporter lui-même à ta nièce les vers de son auguste maître, m'est avis que... (D'Albarède les rejoint.) Quel succès de lecture, monsieur !... Il est vrai que les vers du Roi...

Ils causent à voix basse.

LA COMTESSE, très empressée.

Allons, ma chère Colette, faites-nous le plaisir de reprendre le morceau interrompu par l'entrée de M. d'Albarède...

PREMIÈRE DAME.

Oh ! oui ! marquise !

DEUXIÈME DAME.

Nous vous en prions toutes !

COLETTE, très simplement.

Mais... bien volontiers...

Elle s'apprête à remonter vers le salon. Le duc s'élance, écarte les rangs, s'approche d'elle et la baise au front.

LE DUC.

Ma chère enfant ! J'avais toujours prédit que vous seriez un jour la gloire de notre maison !

Il lui offre le bras très galamment. Tous remontent dans le salon de réception. La musique reprend. — Baisser de rideau très animé.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Le métier à tapisserie de Colette est placé à gauche, près du guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTIDE, COLETTE.

Au lever du rideau, Aristide est en observation près de la fenêtre du salon du fond et semble guetter au dehors avec attention. Colette entre par la porte de droite, deuxième plan.

COLETTE, appelant.

Aristide! (Arstide très occupé à son poste d'observation ne répond pas.) Aristide!

ARISTIDE, se retournant.

Que madame la marquise me pardonne.

COLETTE.

Qu'observes-tu donc là avec tant d'attention?

ARISTIDE, troublé.

Rien... madame la marquise... absolument rien... je regardais... (Timidement.) Madame la marquise n'a pas d'ordre à me donner?

COLETTE, avec étonnement.

Non!

ARISTIDE, désappointé.

Ah! (Il gagne la porte, s'arrête et redescend vivement.) Madame la marquise!

COLETTE.

Quoi encore?

ARISTIDE, à voix basse.

Eh bien... Si mon colonel avait quelque affaire!... (Balbutiant.) qui l'embarrasse... qui l'inquiète... ou quelqu'un... bref, il vaudrait mieux que j'en sois informé... ce serait plus sûr...

COLETTE, se levant vivement.

Plus sûr?... Je ne sais ce que tu veux dire...

ARISTIDE.

C'est bien, madame la marquise, je ne me permettrai pas d'insister... seulement depuis l'arrivée de M. Bardot, le cousin de madame la marquise, il rôde de mauvaises figures autour de l'hôtel... et je crois de mon devoir d'avertir madame...

COLETTE, très agitée.

Tu n'as point parlé, je pense, à personne? (Se reprenant.) D'ailleurs, M. Bardot n'a rien à craindre...

ARISTIDE.

Je l'espère bien! Il me revient, à moi cet homme... Ah! ce n'est pas un émigré celui-là... J'aurais juré, voyez-vous, juré l'avoir vu déjà quelque part... où? Je n'en sais rien. Et puis, il vous a une tournure! Lorsqu'il me donne un ordre, je me surprends à joindre les talons militairement. (Voyant le trouble de Colette.) Enfin, c'est pour dire...

COLETTE, de même.

Mon bon Aristide... Nous connaissons ton dévouement. Mais il n'y a rien, rien. Mon cousin Bardot... (Voyant Collières qui entre par le fond.) Plus un mot... Le voici!

Collières descend lentement. Il a l'air préoccupé et désœuvré. Instinctivement Aristide se recule, rectifie sa position et esquisse le salut militaire. Puis il sort. Ce jeu de scène n'est aperçu ni de Colette ni de Collières.

SCÈNE II

COLETTE, COLLIÈRES.

COLLIÈRES.

Jacques est-il rentré?

COLETTE, qui a peine à se contenir.

Pas encore!

COLLIÈRES.

Mais vous voilà tout émue, madame. (Colette fait un geste de négation.) C'est une triste société que celle d'un vieux bon à rien comme moi, et peut-être trouvez-vous pesante la tâche que vous avez assumée?

COLETTE.

Je n'ai qu'un regret, général... c'est d'être obligée de souhaiter, dans votre intérêt, que votre présence ici soit abrégée le plus possible. Vous savez que Jacques s'occupe en ce moment de votre passe-port.

COLLIÈRES.

Et il est absent depuis ce matin...

COLETTE.

Il a été retenu sans doute plus longtemps qu'il ne le prévoyait; mais il ne faut concevoir aucune inquiétude.

COLLIÈRES.

Ah! si je semble impatient de quitter Paris, c'est pour vous. Ce qui me torture, c'est l'idée que ma seule présence ici peut vous compromettre, qu'elle vous a peut-être compromise déjà!...

COLETTE.

Quelle folie! Qui soupçonnerait votre présence à l'hôtel de Rouvray?

COLLIÈRES.

Qui?... Mais le premier venu, les visiteurs, les domestiques... Vos parents même, n'ont-ils manifesté aucun étonnement de mon arrivée?

COLETTE.

Pas le moindre. Je vous ai présenté comme un parent de province, le cousin Bardot, venu de Nancy pour affaires... ils s'inquiètent bien de vous, ma foi?

COLLIÈRES.

Croyez-vous?

COLETTE, s'efforçant de rire.

Oh! J'en réponds! (La porte s'ouvre. Colette sursaute effrayée.) Chut!

COLLIÈRES.

Vous voyez bien!

Entre Firmin.

FIRMIN.

Madame la marquise m'excusera: M. le chevalier

de Puygiron demande si M. le duc peut le recevoir, et je croyais...

COLETTE.

Voyez dans la bibliothèque... mon oncle doit s'y trouver, je pense.

Firmin sort.

COLLIÈRES.

Le chevalier de Puygiron? Qui est-ce?

COLETTE.

Un pauvre vieux noble ruiné, aigri, déçu... et toujours gai... Le fantôme de l'ancienne cour. Ah!... Celui-là ne fera pas grande attention à vous, j'en suis certaine... Une tête à l'évent. Et avec cela d'une myopie...

COLLIÈRES.

Ah!...

COLETTE, vivement.

Le voici avec mon oncle.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DUC, PUYGIRON.

Puygiron entre par la porte de gauche deuxième plan, tenant par le bras le duc auquel il expose avec une complaisance minutieuse une question d'étiquette. Collières à leur arrivée s'est rapproché de la cheminée.

PUYGIRON.

Madame de Luynes avait approché un pliant pour le cardinal d'Auvergne, lequel s'assit et ne se cou-

vrit pas... c'était en soixante-sept, je m'en souviens comme d'hier. La chose fit assez de bruit dans son temps!

LE DUC, intéressé.

Je le crois pardieu bien! Le cardinal s'assit et ne se couvrit pas?

PUYGIRON, fier de l'intérêt qu'il excite.

Tandis que M. de Polignac se couvrit et ne s'assit pas.

COLETTE, pour dire quelque chose.

Vraiment?

PUYGIRON.

Oui, marquise!... (Il pérore en marchant à grands pas.) Et toute la cour l'approuva... Car il avait ses entrées... (Il s'adresse de Collières qu'il prend pour le duc, étant très myope). Eh bien !... de bonne foi... je te le demande... (Il s'aperçoit de son erreur, prend son binocle et dévisage Collières.) Excusez-moi, monsieur!

COLETTE, intervenant.

Je ne me serais pas permis d'interrompre votre intéressante dissertation pour vous présenter mon cousin, arrivé hier de Nancy, mais...

PUYGIRON.

Très flatté, monsieur, très flatté! (Il tend avec empressement la main à Collières.) Je n'avais pas encore eu l'honneur... Est-ce par les Cintray ou par les Rivecourt que vous vous rattachez...?

COLLIÈRES, brusquement.

Non, monsieur, c'est par les Bardot!

PUYGIRON, effaré.

Vous dites? (Au duc.) Qu'est-ce qu'il dit?

LE DUC, dédaigneusement.

Par les Bardot, mon cher. . C'est du côté de Colette!

PUYGIRON, toisant Collières avec dédain et lui tournant le dos.

Ah! fort bien!

COLLIÈRES, retournant se chauffer.

Perruque!

COLETTE, détournant.

Vous commenciez une histoire, M. de Puygiron, ce pliant de madame de Luynes...

PUYGIRON.

L'histoire finit là... D'ailleurs, c'est bien simple... en règle générale retenez ceci : le droit au tabouret... (Regardant Collières.) Cette question semble sans intérêt pour M. votre cousin...

COLLIÈRES, se chauffant.

Cela ne me gène pas! Vous pouvez continuer.

LE DUC, haussant les épaules.

Faites votre profit, ma chère enfant, de cette leçon d'étiquette. Cela pourra vous éviter le retour de certain pas de clerc...

PUYGIRON.

Qui ressemble diablement à de l'habileté... Eh! Eh!

COLETTE.

Que voulez-vous dire?

PUYGIRON.

Cette terrible faute n'a-t-elle point attiré sur vous l'attention bienveillante de Sa Majesté? Et vous

voilà, grâce à une simple maladresse, parvenue à une faveur qui ne m'ont point value soixante ans de fidélité et de loyaux services!... Ah! marquise! si vous vouliez!..

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA COMTESSE, UN DOMESTIQUE.

LA COMTESSE, allant à Colette et l'embrassant avec une effusion exagérée.

Ma chère enfant! (Au domestique qui porte son ridicule et son châle.) C'est bien, laissez cela et venez me prévenir dès que la voiture sera prête. (Le domestique pose les objets sur la console et sort. — A Puygiron.) Vous ici?

Puygiron lui baise la main.

LE DUC, à sa sœur.

Comment, vous sortez, par ce froid de loup?

LA COMTESSE, les yeux au ciel avec un soupir.

Il le faut bien. Je dois présider aujourd'hui le comice d'expiation.

LE DUC.

Par un temps pareil, il n'y viendra personne!

LA COMTESSE.

Quand je devrais m'y trouver seule...

PUYGIRON, offrant galamment son bras à la comtesse.

Non pas!... S'il y a une place pour un vieux diable d'ermite comme moi, allons-y pleurer de compagnie nos péchés de jeunesse.

LA COMTESSE, très digne.

Vous vous méprenez étrangement!

PUYGIRON, d'un air naïf.

Dame! Vous parliez d'expiation! moi, je croyais...

LA COMTESSE, haussant les épaules.

L'élite des dames royalistes a conçu l'heureuse pensée de fonder cette œuvre pour expier et réparer dans la mesure du possible les crimes commis sous la dictature de Bonaparte!

COLLIÈRES, se levant brusquement.

Les crimes!

COLETTE, le calmant à voix basse.

Je vous en prie!

LE DUC.

Excellente idée! Expiez, mesdames, expiez!

PUYGIRON.

Et réparez surtout... Car nous avons grand besoin de réparations! Et c'est une noble tâche que de soulager la misère de tant de pauvres gentilshommes! (A Colette.) Ah! marquise! Que de grandes choses vous pourriez faire, si, profitant du bon vouloir du Roi, vous mettiez votre crédit au service de cette belle œuvre.

COLETTE, riant.

Hélas! Je ne suis pas ministre!

PUYGIRON.

Vous serez mieux que cela quand vous le voudrez. C'est moi qui vous le dis.

COLETTE.

D'ailleurs, je n'ai rien à demander.

LE DUC.

On demande tout de même. Si ce n'est pas pour soi...

PUYGIRON.

C'est pour ses amis... Pour ceux qui ont tout perdu comme moi, par exemple! Là! Franchement! Croyez-vous qu'on ne me doit pas une petite compensation... quand je... oh! la moindre des choses... (Cherchant.) Une préfecture! ou un régiment!...

COLLIÈRES, ironiquement.

Un régiment dont vous seriez colonel peut-être?

PUYGIRON, bonnement.

Oui, n'est-ce pas? Il me semble...

LA COMTESSE.

Et mon pauvre neveu de Blonac qui n'a pas encore obtenu de place! Un garçon qui s'est montré d'un dévouement! Le jour de l'entrée de Madame à Poitiers, il avait décoré toute sa maison de guirlandes; c'était d'un effet charmant. En voilà un qui a des droits à une préfecture.

LE DUC.

Evidemment, c'est un oubli! Que dire alors de mon cousin de Sannery! Dieu sait ce qu'il mérite celui-là! Vingt ans de services, douze campagnes, deux blessures!

COLLIÈRES, intéressé.

Dans quel corps servait-il?

LE DUC, fièrement.

Aux hussards noirs de Leuchtenberg! Il a fait toutes les guerres contre Bonaparte...

COLLIÈRES, étouffant de rage.

Ah! mais!...

COLETTE, le contenant.

Général!...

LE DUC, faisant claquer son ongle sur ses dents.

Eh bien!... pas ça!... Pas même préfet!... C'est une infamie!

COLETTE.

C'est donc bien enviable, une préfecture, qu'ils en demandent tous?

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRI, puis PHILIPPE.

La porte du salon s'ouvre vivement. Henri se précipite essoufflé, riant aux éclats et s'écroule dans un fauteuil.

HENRI.

Ouf!... Je n'en puis plus!...

LE DUC.

Et pourquoi courir de la sorte?

HENRI.

Je voulais être le premier à vous annoncer la grande nouvelle!

COLETTE.

Quelle nouvelle?

PHILIPPE, entrant très calme et d'un ton tragique.

L'évasion de M. de La Valette!

COLLIÈRES, s'oubliant, avec joie.

Ah! Evadé!

COLETTE à part.

Le malheureux!

PHILIPPE, soupçonneux.

Eh bien?

LE DUC.

Oui, monsieur, que signifie?

Collières reste interloqué.

COLETTE.

Oh! c'est bien simple! mon oncle! Voilà ce que c'est... je vais vous expliquer... Mon cousin me disait à l'instant même qu'il considérait l'exécution de La Valette comme une grande maladresse politique et qu'il eut donné beaucoup pour éviter au Roi une semblable faute! Alors, son vœu se trouvant exaucé, en somme... dans son zèle pour la bonne cause, il s'est écrié, vous comprenez...

Elle s'embrouille.

COLLIÈRES.

Et voilà... mais d'abord, le fait est-il bien certain?

PHILIPPE.

Que trop, hélas!

HENRI.

C'est à la porte même de la Conciergerie que nous venons de l'apprendre. Il y avait un attroupement!

COLLIÈRES, anxieux.

Et comment le général est-il parvenu à s'échapper?

HENRI.

En chaise à porteurs, paraît-il!

LE DUC.

C'est inconcevable! laisser fuir de la sorte un aussi dangereux malfaiteur!

PUYGIRON.

Et l'on viendra nous dire que ces soldats de Bonaparte ne connaissaient que la consigne! S'évader ainsi! Mais c'est de l'indiscipline au premier chef!

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture attend madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Venez-vous avec moi, mon frère? Si vous allez au Château, je puis vous y déposer en passant.

LE DUC.

Certainement. J'ai hâte d'avoir quelques détails, et nulle part mieux que là... (A ses neveux.) Vous m'y rejoindrez.

PHILIPPE.

Nous vous suivons à pied, Henri et moi.

LE DUC, à sa sœur.

Le temps seulement de prendre ma canne et mon manteau. (A Puygiron.) Viens-tu?

PUYGIRON.

Parbleu! Je suis aussi curieux que toi de savoir.

Ils sortent tous los deux.

LA COMTESSE.

Et vous, Colette, ne m'accompagnez-vous pas au Comité?

COLETTE.

Excusez-moi, madame! Je me sens un peu frileuse aujourd'hui. . (Voyant la comtesse prendre son ridicule et son livre.) Laissez-moi ce soin, je vous prie.

La comtosse et Colette sortent.

SCÈNE VI

COLLIÈRES, HENRI, PHILIPPE.

COLLIÈRES, à Henri.

Pardon, monsieur, est-ce que vraiment on ne sait rien de plus?

HENRI.

Sur l'évasion de La Valette? Non. Mais bien que les détails manquent, les bavardages vont leur train. Ainsi on s'amuse fort de M. Anglès qui, en apprenant la nouvelle, s'est trouvé mal tout net. On dit même qu'il n'a pas encore voulu reprendre connaissance, tant il désire laisser à M. d'Albarède la délicate mission d'apprendre au roi cette pénible déconvenue.

PHILIPPE.

Je vous admire, Henri, de trouver dans un pareil événement matière à plaisanterie, quand la consternation publique...

HENRI, riant.

Oh! la consternation! La moitié de Paris est dans la joie. Pour un peu, on illuminerait!

PHILIPPE, sombre.

Personne ne se couchera cette nuit au château. On est persuadé que cette évasion est le signal d'un vaste complot. Heureusement, les mesures sont bien prises...

COLLIÈRES.

Les mesures? quelles mesures?

PHILIPPE.

On a résolu d'en finir une fois pour toutes avec La Valette et ses complices. Si la police n'y suffit pas, on interrompra la retraite des armées étrangères qui viendront prêter assistance aux gens du Roi... On perquisitionnera partout et pour un conspirateur qui s'est échappé, on en arrêtera cinquante... Les barrières sont déjà fermées...

HENRI, moqueur.

Si bien que les laitières ne pourront entrer demain dans Paris... La ville sera toute une journée privée de café au lait... Si cela ne suffit pas à nous amener une révolution, les Parisiens sont bien dégénérés.

PHILIPPE, rageur.

Le roi s'est montré admirable d'énergie et de présence d'esprit. En apprenant que le condamné s'était échappé de sa prison dans une chaise à porteurs...

HENRI, l'interrompant.

Il est monté dans son fauteuil à roulettes pour le poursuivre en toute hâte... Seulement...

COLLIÈRES

Seulement?

HENRI.

On craint qu'il ne puisse l'atteindre!... Les porteurs de M. de La Valette ont de l'avance... et il est moins lourd que le Roi.

PHILIPPE, avec dédain.

Quelle inconvenante plaisanterie! (A Collières.) L'événement semble vous intéresser, monsieur. Rassurez-vous, La Valette sera repris dès ce soir, on y compte, j'espère que l'exécution n'en sera même pas retardée.

COLLIÈRES, s'oubliant.

Et moi, j'espère, monsieur...

Colette qui est entrée sur les derniers mots de Philippe, juge la situation, et s'avance vivement en coupant la parole à Collières.

COLETTE, à Henri et à Philippe.

Comment? Encore ici? Et mon oncle qui vous attend au château?

HENRI.

C'est vrai! Merci, Colette, de nous l'avoir rappelé. (A Collières.) A bientôt, monsieur, je reviendrai vous communiquer les nouvelles.

PHILIPPE, saluant Collières.

Monsieur!... (A part.) Colette est rentrée trop tôt, c'est dommage!

Henri et Philippe sortent.

SCÈNE VII

COLETTE, COLLIÈRES.

COLETTE, menaçant Collières du doigt.

Général! Général! Laissez-moi vous gronder!

COLLIÈRES.

Ah! Madame. Dix fois depuis ce matin vous m'avez sauvé de moi-même. Comment vous en remercier?

COLETTE.

En vous surveillant mieux, mon cousin!...

COLLIÈRES.

J'y ferai mon possible!... Mais...

COLETTE.

Si ce n'est pour vous, faites-le pour nous qui avons pris charge d'âme en vous donnant l'hospitalité et qui maintenant répondons de votre vie.

COLLIÈRES.

Lourde responsabilité, madame ! En m'ouvrant votre maison, vous étiez sûre de la discrétion et de la loyauté des vôtres. Mais vous aviez compté sans votre hôte... C'est de moi que j'ai peur, à présent ! C'est moi-même qui risque de me trahir si je reste ! Quand j'entends ces égoïstes sans pudeur...

COLETTE.

Calmez-vous, mon général !

COLLIÈRES.

Et puis, je comprends que je mets en jeu non pas seulement la tranquillité, mais la vie de Jacques peut-être. Et cela, je n'y puis consentir. Et pour la première fois, je me sens trembler en face du danger !... trembler pour vous que je risque d'entraîner dans ma perte !... non ! mon parti est pris ; laissez-moi vous quitter en emportant le souvenir de votre bonté et de votre dévouement pour moi.

COLETTE.

Nous quitter maintenant, général ? Mais c'est impossible ! Que dirait Jacques ? Et quelle déception pour lui s'il rentrait en vous rapportant un passeport, c'est-à-dire la vie, de ne pas vous retrouver ici ! Songez qu'il lui faut le temps de faire agir ses amis, d'user des relations de mon oncle. Son retard même est d'un heureux augure. Non ! désespérer ne serait digne ni de vous, ni de nous. Et puis je me suis mis en tête de vous tirer d'affaire et vous le sa-

vez ce que femme veut !... Attendez au moins... Ah ! c'est lui... Enfin !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUES, entrant d'un air sombre.

COLETTE, anxieusement.

Eh bien ?

JACQUES, avec découragement.

Rien !

COLETTE, douloureusement.

Rien ?

COLLIÈRES.

J'en avais le pressentiment !

JACQUES.

J'ai perdu mon temps en démarches infructueuses. Cette fuite de La Valette est venue aggraver encore la situation. Les mesures de police sont plus rigoureuses que jamais. Les formalités pour les passeports sont poussées à l'extrême. Les signalements établis de visu, les raisons de déplacement contrôlées avec la dernière rigueur. Il faut un permis du Roi pour prendre la poste. J'ai bien vite compris que c'était folie de m'obstiner lorsqu'un mot, moins que cela, pouvait éveiller les soupçons et tout compromettre. Armons-nous de patience et attendons !

COLLIÈRES.

Attendre ? quoi ? Qu'on vienne m'arrêter chez vous et qu'on nous traîne ensemble à la Conciergerie. Non,

non, l'attente même est un danger .. Il vaut mieux partir!... Adieu!...

JACQUES, lui prenant la main.

Nous quitter ?

COLETTE.

Vous ne pourrez faire un pas hors de l'hôtel, sans être reconnu par les policiers.

COLLIÈRES.

Pourquoi ? J'ai bien réussi à les dépister jusqu'à présent.

COLETTE, très agitée.

Mais vous ne savez pas... la police rôde autour de l'hôtel... vous serez arrêté sur le seuil, et vous vous perdez sûrement sans nous sauver...

COLLIÈRES.

La police? Comment savez-vous?

COLETTE.

Eh! Je le sais !... Qu'importe comment? On vous guette au dehors dans l'espoir que vous vous lasserez de votre retraite... ici, du moins, on n'osera venir vous prendre.

COLLIÈRES.

Vous croyez...

JACQUES.

Les agents de M. Anglès hésiteraient à violer le seuil de l'hôtel de Rouvray...

COLLIÈRES.

Mais, madame, il y a des espions de tous grades. A défaut d'un simple mouchard, on vous dépêchera quelque diplomate hypocrite et retors qui avec une exquise politesse...

La porte s'ouvre.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. d'Albarède sollicite la faveur d'un entretien avec madame la marquise.

Colette, Jacques et Collières restent un instant interdits, se regardant.

COLETTE, reprenant la première son sang-froid.

C'est bien. Attendez un moment. Je sonnerai.

Le domestique sort.

COLLIÈRES.

Que vous disais-je. C'est moi qui vous aurai perdus !

COLETTE.

Perdus ! Pas encore !

JACQUES.

Rassurez-vous, il n'entrera pas ici...

COLETTE.

Et s'il n'a que des soupçons, en lui fermant notre porte, nous lui donnons au contraire une certitude. Il faut le recevoir.

JACQUES.

Mais...

COLETTE.

D'abord, c'est moi qu'il vient voir... Un homme comme lui ne fait pas de visites sans avoir un but, et ce but, nous avons tout intérêt à le connaître.

JACQUES.

Cependant...

COLETTE.

Je me sens de force à lutter avec lui. Disparaissez, laissez-moi jouer cette dernière partie. Il sera bien

temps de désespérer si je la perds. (Elle prend sur le fauteuil où ils sont déposés le manteau et le chapeau de Jacques et les lui donne.) Emportez tout cela ! (Elle pousse son mari et Collières dans la chambre de Jacques dont elle referme la porte sur eux.) Là, me voici seule dans l'attente de l'ennemi. (Elle parcourt le salon du regard.) Plus rien de compromettant ? Non. (Reprenant haleine, très émue. Elle sonne.) Ceci, comme maintien. Là, me voilà sous les armes. (Elle s'installe près du guéridon devant un métier à tapisserie. Le domestique paraît.) Faites entrer M. d'Albarède !

Elle commence à broder.

SCÈNE IX

COLETTE, D'ALBARÈDE.

D'Albarède salue s'approche de Colette et lui baise la main.

COLETTE, avec une affectation d'amabilité.

Quelle aimable surprise, monsieur d'Albarède ! Après l'honneur que vous nous avez fait hier, je n'osais me flatter de vous revoir aujourd'hui.

D'ALBARÈDE, assez familier.

Vous allez augmenter mes regrets de n'avoir pas su vous consacrer plus tôt quelques-unes des heures que j'emploie trop exclusivement peut-être au service du Roi !

COLETTE, rompant les liens.

Comment se porte Sa Majesté aujourd'hui ?

D'ALBARÈDE.

A merveille ! Son premier soin, ce matin, a été de

s'informer de la façon dont vous aviez accueilli sa poésie...

COLETTE.

Sa Majesté me comble et je suis confuse...

D'ALBARÈDE.

Le roi s'intéresse à vous plus encore que vous ne le pensez...

Il appuie.

COLETTE.

Plus encore?... C'est trop! J'espère que vous avez été auprès de Sa Majesté, l'interprète fidèle de mes sentiments de profonde reconnaissance ?

D'ALBARÈDE.

Je lui en ai donné l'agréable assurance. Il n'en fallait pas moins pour dissiper le nuage qui assombrissait son front depuis l'évasion de M. de La Valette.

COLETTE.

C'est vous, dit-on, qui avez eu le courage de lui en porter la nouvelle. La mission n'avait rien de particulièrement agréable.

D'ALBARÈDE.

Certes ! malgré tout le parti qu'un narrateur habile pouvait tirer des détails pittoresques de l'aventure.

COLETTE.

Ah ! Il y a des détails pittoresques ?

D'ALBARÈDE.

Que M. Anglès, peu soucieux de faire rire à ses dépens ne s'empresse pas de publier. Figurez-vous qu'avant-hier soir, munie d'un permis en règle, madame de La Valette se présente à la Conciergerie pour avoir une suprême entrevue avec le général.

Elle entre. On les laisse une heure en tête-à-tête, après quoi madame de La Valette quitte la cellule de son mari, le voile baissé, le mouchoir sur les yeux, secouée de sanglots !

COLETTE.

Pauvre femme !

D'ALBARÈDE, sèchement.

C'était à fendre l'âme !... Les gardiens attendris s'écartent, un gendarme fait avancer sa chaise à porteurs ; un autre en ouvre la porte, un troisième soutient la dame pour l'aider à y monter. Elle part... (Colette suit le récit avec émotion.) Et quand on pénètre chez le prisonnier, un instant après, qu'y trouve-t-on à sa place ? vous l'avez deviné : madame de La Valette ; dans les habits de son mari, attendant tranquillement qu'on vînt la délivrer, tandis que le condamné en jupe de cachemire et en chapeau à plumes... se faisait conduire Dieu sait où... par deux porteurs demeurés introuvables...

COLETTE, avec feu.

C'est bien, ça !

D'ALBARÈDE.

Bien ! pour lui, c'est possible ! Pour le ministre de la police ça l'est moins ! Il y va de son poste tout simplement. Oui, marquise, à lui comme à moi s'impose la loi du succès à tout prix.

COLETTE.

Chacun sait bien que depuis Hartwell, le roi ne peut se passer de vous. Vous avez toute sa confiance. Qui serait assez téméraire pour essayer même de vous supplanter ?

D'ALBARÈDE.

Les temps sont bien changés, depuis Hartwell.

Mes fonctions étaient alors purement honorifiques, aussi nul ne les ambitionnait. Maintenant, je suis envié, jalousé... chacun me bat en brèche ! Vous n'ignorez pas que le roi entretient une surveillance intime, chargée de contrôler sa police officielle, sinon de la surveiller. Par la force des choses, le chef de cette surveillance, c'est moi ! En ce moment surtout où les agents de Bonaparte vont, viennent, se groupent, complotent, s'échappent et disparaissent.

COLETTE.

Vraiment ?

D'ALBARÈDE, confidentiellement.

Tenez !... par exemple !... Mais que ceci reste entre nous. Depuis trois jours, des hommes sûrs, à moi, suivaient la piste d'un conspirateur des plus dangereux. Mais, au fait, monsieur de Rouvray a dû le connaître, jadis.

COLETTE.

Qui donc ?

D'ALBARÈDE.

Un nommé Collières. (Négligemment et sans intention.) Un jacobin, que Bonaparte avait bombardé général !

COLETTE, faisant mine de chercher.

Collières !— attendez donc... Ça ne me rappelle rien. D'ailleurs il y en avait tant de ces généraux !

D'ALBARÈDE.

Oui, beaucoup. Bref, celui-là, escamoté ! disparu ! volatilisé !

COLETTE, respirant à peine.

Ah ! curieux !

D'ALBARÈDE.

N'est-ce pas ? Je crois ce gaillard détenteur de pa-

piers d'une certaine importance et cette capture rendrait à mon étoile qui pâlit un éclat dont elle a grand besoin! Je ferai donc l'impossible pour le reprendre.

COLETTE.

Si j'étais à la place du Roi, je n'aurais pas à regretter pareils mécomptes; il n'arriverait jamais rien de semblable.

D'ALBARÈDE.

Et... le moyen?

COLETTE.

Oh! fort simple! Sitôt qu'un conspirateur aurait été arrêté, jugé, condamné dans les formes, comme vous dites...

D'ALBARÈDE.

Vous le feriez exécuter tout de suite?

COLETTE.

Je lui ferais grâce!

D'ALBARÈDE, ahuri.

Grâce!... c'est une idée de femme!... Idée originale, assurément! mais qui pourrait bien être habile! Oui, ma foi!... Et même profondément politique dans certains cas! Ah! marquise!... Si, à côté de l'esprit judicieux et poudré de mon auguste maître, il se trouvait un cœur jeune, une imagination fraîche, pour donner quelquefois la note tendre et fantaisiste, tout irait mieux, j'en suis certain! mais hélas! nous sommes tous vieux à la Cour!

COLETTE.

Vous vous calomniez, monsieur d'Albarède!

D'ALBARÈDE.

Vieux par l'esprit, madame! et par une fatalité

singulière, rien n'a plus d'influence sur le Roi, que la fantaisie et la jeunesse. Dans ce corps de vieillard, palpite un cœur de vingt ans, et c'est pitié de voir cloué dans son fauteuil par les infirmités, cet homme à l'esprit alerte, à l'âme éprise d'idéal, ouverte à tous les enthousiasmes!

COLETTE.

Vraiment!

D'ALBARÈDE, appuyé sur le dossier du fauteuil de Colette.

Ne serait-ce pas une noble tâche que d'adoucir à notre vieux monarque les soucis du pouvoir, d'être entre son peuple et lui, la dispensatrice des faveurs et des grâces?

COLETTE.

Aussi les bonnes volontés ne manquent-elles pas, j'en suis sûre. Vous n'aurez que l'embarras du choix.

D'ALBARÈDE.

Il ne suffit pas de se croire appelée pour être élue. Le roi se montre peu prodigue de marques d'encouragement! (Silence.) Vous ai-je dit que ce matin même Sa Majesté m'avait posé cent questions à votre sujet?

COLETTE, brodant.

En vérité?

D'ALBARÈDE.

Vous avez piqué sa curiosité; il vous trouve charmante!

COLETTE, de même.

Très flattée!

D'ALBARÈDE.

On voit que vous le préoccupez beaucoup. (Il hésite.)

Enfin ! je suis certain que si vous acceptiez de venir habiter les Tuileries, en qualité par exemple... Vous pouvez être nommée demain dame d'honneur de madame la Dauphine, présentée à la cour, logée au château... et si le titre de lectrice de Sa Majesté vous tente...

COLETTE, très troublée.

Eh ! mon Dieu !... Auriez-vous la complaisance de vouloir bien sonner pour qu'on apporte de la lumière... ?

D'ALBARÈDE, s'incline, se lève et va à la sonnette.

Très volontiers.

COLETTE, prise d'une idée subite — à part.

Ah ! Ce passe-port... si je pouvais... (Le domestique entre apportant une lampe.) C'est bien, posez-la sur cette table.

Le domestique pose la lampe sur le guéridon et sort. D'Albarède se rassied près de Colette.

D'ALBARÈDE, mielleusement.

Cette perspective vous déplairait-elle ?

COLETTE, nerveusement, mais cherchant à se contenir.

Un tel honneur n'est pas fait pour déplaire à une femme... dame d'honneur et... confidente de Sa Majesté, moi, la fille du banquier Pradel !... Songez donc !...

D'ALBARÈDE, infatué.

Il est certain !...

COLETTE.

Seulement !...

D'ALBARÈDE, avec feu.

Seulement ?

COLETTE.

Je sais quelqu'un à qui cela plairait peut-être moins...

D'ALBARÈDE.

Qui donc?

COLETTE.

Mon mari... par exemple...

D'ALBARÈDE.

Voir sa femme reçue à la Cour, attachée au service de madame la Dauphine...

COLETTE.

Non... pas ça, mais... habiter les Tuileries.

D'ALBARÈDE.

Et pourquoi?

COLETTE.

Le voisinage royal... ne lui porterait-il pas ombrage?

D'ALBARÈDE, jouant l'indignation.

Ah! madame, me croyez-vous capable de...?

COLETTE.

Dame, vous venez me proposer, je veux savoir à quoi je m'engage.

D'ALBARÈDE.

Mais à rien... Le Roi aime à causer avec une jolie femme, à lui lire ses traductions d'Horace, à lui conter de petites histoires, un peu badines parfois... Eh bien, il me semble que celle qui accepterait ce rôle n'aurait pas à le regretter.

COLETTE.

Mais, mon mari.

D'ALBARÈDE.

Eloignons-le.

COLETTE.

Comment cela?

D'ALBARÈDE.

Ordre du Roi.

COLETTE.

Pour éloigner mon mari?

D'ALBARÈDE.

Sans doute... Le Roi lui donne une mission, il est bien forcé d'accepter...

COLETTE, se lève.

C'est admirable. Vous avez réponse à tout.

D'ALBARÈDE.

Il peut être parti ce soir.

COLETTE.

Parti!... Et pour où?...

D'ALBARÈDE.

Pour où vous voudrez... (Il tire des papiers de sa poche.) J'ai là des passe-ports en blanc... j'y mets un nom... je signe, et le voilà cette nuit, courant la poste pour... Brest, par exemple!

COLETTE, faisant la moue.

Brest? c'est bien près...

D'ALBARÈDE, riant.

Ah! les femmes! (Il cherche.) Renvoyons-le au corps d'observation des Pyrénées...

COLETTE.

Cela ressemblerait à une disgrâce... non, mieux vaut y renoncer... je verrai, je réfléchirai...

D'ALBARÈDE.

Ah ! j'y pense !... J'ai besoin d'un homme sûr auprès de Metternich... Vienne, vous convient-il? Est-ce assez loin ?

COLETTE.

Vienne me paraît acceptable.

D'ALBARÈDE.

On l'y garde un mois, deux s'il le faut... quand il revient, vous êtes installée à la cour et... il ne lui reste plus qu'à accepter la situation. (Il déploie le passe-port.) Est-ce dit ?

COLETTE, négligemment, regardant le passe-port.

De qui, cette signature ?

D'ALBARÈDE, s'installant devant le guéridon.

Du ministre de la police... J'ajoute un mot pour que toutes les routes lui soient ouvertes; pour que toutes les postes fournissent des chevaux, un mot magique : « Service du Roi ». Vite, son signalement. Le nom d'abord.

Il commence à écrire.

COLETTE, vivement.

Puisque c'est une mission secrète, un nom d'emprunt ne serait-il pas préférable ?

D'ALBARÈDE.

Vous avez raison... mais lequel ?

COLETTE, cherchant.

Heu... Bardot, par exemple... c'était le nom de ma mère.

D'ALBARÈDE, écrit.

Mettons Bardot...

COLETTE surveillant par dessus l'épaule de d'Albarède.

Avec un t...

D'ALBARÈDE, écrivant.

Il est grand.

COLETTE.

Non... pas très grand... taille moyenne...

D'ALBARÈDE.

Tiens! je croyais...

COLETTE, vivement.

Les bottes, les talons, le plumet... ça paraît comme ça... mais en réalité pas très grand... je vous assure... — pas très grand ..

D'ALBARÈDE, écrit en souriant malicieusement.

Front... haut.

COLETTE.

Moyen...

D'ALBARÈDE.

Les yeux noirs.

COLETTE.

Si vous voulez... regard dur.

D'ALBARÈDE.

Cheveux blonds...

COLETTE.

Rudes...: et tirant sur le roux...

D'ALBARÈDE, riant.

Tudieu! Vous ne le flattez pas... c'est à peine si je le reconnaîtrais, moi!...

COLETTE, sèchement.

Je le connais mieux que vous, peut-être...

D'ALBARÈDE, s'inclinant.

Oh! ça! D'ailleurs, c'est une simple formalité... ça n'est jamais exact... ces signalements! La police de Bonaparte a bien inscrit jadis sur un passe-port à moi : « air naïf, » hein? comme ça me ressemble!

Il signe.

Colette rit nerveusement, et prend le passe-port.

D'ALBARÈDE.

Ah! vous vous engagez à ne rien faire pour retenir ici... celui que désigne ce passe-port.

COLETTE.

Il partira ce soir même, je vous le promets.

D'ALBARÈDE, lui baisant la main.

Et vous direz quelque jour à Sa Majesté ce que je viens de faire pour elle et pour vous?

COLETTE, avec énergie.

Ça, je m'y engage, foi d'honnête femme!

D'ALBARÈDE.

En ce cas.. Marquise de Rouvray, dame d'honneur de Son Altesse Royale, madame la Dauphine, j'aurai l'honneur de venir vous chercher tantôt pour vous présenter moi-même à Sa Majesté. — A ce soir.

Il lui baise la main, salue et sort, la laissant interdite, serrant contre sa poitrine, le passe-port qu'elle tient à deux mains.

SCÈNE X

COLETTE, JACQUES et COLLIÈRES
puis ARISTIDE.

Colette reste quelques instants immobile, regardant la porte par où est sorti d'Albarède puis, dès qu'elle se sent délivrée de lui, elle sonne, court à la porte par où sont sortis Jacques et Collières et l'ouvre vivement, appelant.

COLETTE.

Jacques!... Jacques!... (Entrent Jacques et Collières.) Général! Vous êtes sauvé! Préparez-vous à partir! Voici un passe-port!

COLLIÈRES.

Est-ce possible?

JACQUES.

Un passe-port?

COLETTE, très agitée.

Signé du ministre... et portant votre signalement... Vous voyagerez pour le service du Roi! Un cabriolet va vous attendre à la porte du jardin... la malle-poste de Strasbourg part dans une heure : dans deux jours, vous serez hors de France!

JACQUES.

Dis-moi au moins...

COLETTE.

Tu sauras tout... mais plus tard...

JACQUES.

Mais qu'as-tu fait ?

COLETTE.

Ah ! ce qu'il a fallu !

COLLIÈRES.

Expliquez-nous...

COLETTE.

Rien du tout... Ne songeons qu'au départ... Je vais vous préparer un porte-manteau, une couverture... Pour Dieu ! ne perdons pas une minute !

Aristide est entré et s'occupe avec Colette aux préparatifs du départ, tandis que Jacques et Collières causent sur le devant de la scène.

JACQUES, à Collières.

Eh bien ! mon général ! regrettez-vous que Colette ait eu sa part dans notre secret ?

COLLIÈRES.

Je n'y puis croire... par quel miracle de ruse... ?

JACQUES.

Qu'importe ?

COLLIÈRES.

Mais... la chose est si étrange... n'est-ce point un piège tendu par ce d'Albarède à ta femme et à moi ?

JACQUES.

Oh ! quel soupçon !

COLLIÈRES.

Il faut tout prévoir... D'ailleurs, je puis être reconnu avant la frontière, arrêté, fouillé... Et ces papiers que je porte, sont trop précieux pour que je les expose avec moi aux hasards de la route. C'est

la vie de bien des braves gens que je risquerais. Garde-moi ce dernier legs de l'Empereur...

JACQUES.

Donnez-moi ces papiers, mon général, en attendant que je les mette en lieu sûr, ils ne me quitteront pas.

COLLIÈRES, lui présentant une enveloppe cachetée.

Si je suis pris... si je meurs... brûle tout ça... Ce serait folie de les conserver... Mais qu'ils ne tombent jamais en d'autres mains que les tiennes!

JACQUES, simplement.

Soyez sans inquiétude!

COLLIÈRES.

Que personne ne soupçonne leur existence... personne...

JACQUES, de même.

Je vous le promets!

Il serre l'enveloppe sous sa veste qu'il reboutonne.

COLETTE, revenant en scène chargée de manteaux, de couvertures et portant une sacoche.

Voici votre bagage. Le temps m'a manqué pour faire mieux... Il faudra être indulgent et m'excuser...

COLLIÈRES.

Vous excuser, madame... alors que je vous dois la vie!

COLETTE.

Chut! général! vous devenez bavard... ce n'est pas le moment...

JACQUES.

Je vous accompagne.

COLETTE, vivement.

Jusqu'à la porte du jardin seulement. Il ne faut pas qu'on te voie... Je te dirai la raison... (A Collières.) Adieu, général, adieu!... Pensez quelquefois à la petite Colette, quand vous serez là-bas!

COLLIÈRES, ému, veut lui prendre la main pour la baiser.

Ah! madame!...

COLETTE.

Eh bien! vous ne m'embrassez pas?

COLLIÈRES.

Ah! de grand cœur!

Colette et Collières s'embrassent.

COLETTE.

A présent, partez vite! Adieu!

Jacques et Collières sortent rapidement.

SCÈNE XI

COLETTE, seule.

Elle les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux, écoute leurs pas s'éloigner. Puis elle redescend lentement, et rêve un instant.

Oui... mais quand monsieur d'Albarède reviendra...? (Geste d'insouciance.) Bah!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le Boudoir de Colette.

Pièce à pans coupés. Au fond, large et haute fenêtre cintrée, ouvrant sur un balcon. A droite, premier plan, porte. Pan coupé, porte du vestibule. Entre les deux portes, une cheminée avec du feu. A gauche, premier plan, porte de la chambre de Jacques. Pan coupé, porte de la chambre de Colette. Entre les deux portes, une console-toilette. Une grande psyché est placée au milieu du théâtre. Près de la console un canapé face au public. Sur le canapé un énorme carton de modiste. Appliques et lampes allumées, fauteuils, pliants, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

COLETTE, VICTORINE, PULCHÉRIE,
puis LE DUC et PUYGIRON.

Au lever du rideau, Colette en robe de bal, très décolletée, est debout devant la psyché. Victorine et Pulchérie achèvent de l'habiller.

VICTORINE, affairée, à Pulchérie.

Un point encore à cette dentelle-là, au bas de l'épaule.

PULCHÉRIE, coud. — Un silence.

Voilà qui est fait! (Elle s'éloigne pour juger de l'effet.) La tunique tombe bien, très bien.

COLETTE.

C'est vous, ma tante?

LE DUC, paraissant sur la porte, avec Puygiron.

Non, c'est nous, le chevalier et moi... La comtesse nous a dit que nous pouvions entrer... J'espère bien que tu ne vas pas nous renvoyer. Oh! oh! mes compliments, mademoiselle Victorine... C'est simple, élégant, gracieux, délicat, vaporeux, n'est-ce pas, Puygiron?

PUYGIRON, lorgnant.

Idéal!

COLETTE, à mademoiselle Victorine.

Mais ce corsage ne me tient pas aux épaules, mademoiselle. Au moindre mouvement, il glisse. Positivement, je le sens glisser.

VICTORINE, riant.

Il s'arrêtera à temps... je réponds de lui... Il est à peine plus ouvert que les précédents.

COLETTE.

A peine! Il l'est beaucoup trop, selon moi! Ne pourrait-on, avec un ruché de dentelles, voiler un peu...

LE DUC, s'insurgeant.

Voiler! Ah! gardez-vous en bien, par exemple! Moi qui le trouvais trop montant!

COLETTE.

Oh!

LE DUC.

Un peu d'audace, que diable! Il y a des moments,

mon enfant, où il faut savoir se montrer. (Prenant Puygiron à témoin.) Voyons, Puygiron, (Ironique.) toi qui es connaisseur...

PUYGIRON.

Je vais me rendre compte. (Il ouvre son binocle, s'approche et lorgne le dos de Colette qui se retourne pudiquement.) Je n'y vois rien... rien de trop... au contraire...

Colette hausse les épaules en riant.

LE DUC.

Eh! parbleu! je le disais! (A Victorine.) Décolletez, mademoiselle, décolletez hardiment : voilà la sagesse. Nous devons nous mettre dans l'esprit de la situation.

COLETTE.

Enfin, mon oncle, qu'exigez-vous de plus?... Je n'oserai jamais, dans ce costume...

LE DUC.

Et qui donc s'en plaindra, s'il vous plaît? Il est pourtant nécessaire de se plier aux circonstances; le Roi vous a fait l'honneur de vous inviter au grand couvert et le moment serait mal choisi...

COLETTE, résignée.

Pulchérie, passez-moi cette dentelle.

Pulchérie lui tend une écharpe qu'elle s'apprête à jeter sur ses épaules.

VICTORINE.

Madame la marquise a froid?

COLETTE.

Non, mais ces épaules...

LE DUC.

Manque d'habitude... Ça viendra.

PUYGIRON.

Ça viendra!

SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, entrant très agitée, portant un coffret qu'elle pose sur la console.

Eh bien! où en sommes-nous? Avez-vous remédié à ce petit défaut?

VICTORINE.

Jugez vous-même, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

A la bonne heure! l'épaule est plus libre! C'est parfait...

LE DUC.

Et le manteau que nous avons encore à essayer? Où est le manteau?

VICTORINE.

Sur ce canapé.

Elle va ouvrir le carton monumental qui est sur le canapé. Tous la suivent, sauf Colette qui assiste à la scène en riant. Au moment où avec mille précautions, on va sortir le manteau, la comtesse pousse un cri.

LA COMTESSE.

Les bijoux? Où avais-je la tête? J'oubliais les bijoux... (Tous reviennent.) Pulchérie, mon coffret...

COLETTE.

Comment, ma tante, vos diamants?... Mais ceux que je porte déjà...

LA COMTESSE.

C'est insuffisant, mon enfant! Cette aigrette-là dans vos cheveux. Puygiron, aidez-moi... (Puygiron s'empresse.) Et ces pendants d'oreille... (Au duc.) Vous, mon frère, passez-lui ce collier.

Tous entourent Colette et travaillent fiévreusement.

COLETTE, se laissant faire.

Mais, ma tan... madame... je serai parée... (Appuyant.) comme une châsse... vous me prêchiez la simplicité...

LA COMTESSE.

Chaque chose a son temps, ma chère nièce... (Attachant les boutons d'oreille.) Combien je m'applaudis aujourd'hui d'avoir toujours refusé de me défaire de cette parure à l'étranger pendant mes jours de misère!... Qui m'aurait prédit alors que mes diamants étaient appelés à faire encore figure à la cour?...

LE DUC, satisfait.

La!

Tous s'écartent de Colette et la contemplent.

PUYGIRON.

Merveilleux!

LA COMTESSE.

Allons! allons! ne perdons pas de temps... Le manteau maintenant.

Victorine, aidée de Pulchérie, a sorti le manteau du carton et le déplie. Elle l'attache aux épaules de Colette. Silence religieux de tous.

COLETTE.

Ouh! que c'est lourd!

Tous arrangent les plis du manteau.

LA COMTESSE, vivement.

La traîne!

LE DUC, de même.

Pas comme ça!

Ils se relèvent tous trois.

LE DUC.

La! marchez un peu à présent. La tête droite... le port noble... pas trop de solennité...

Colette, en souriant, traverse et revient au milieu de la scène. Tous la suivent à distance, sans rien dire.

LE DUC.

Elle est exquise!

LA COMTESSE, apercevant une rose prête à se détacher du volant de la robe.

Cette rose! Vite, une épingle!... une aiguille et du fil plutôt... Pulchérie!

Elle se met à genoux devant Colette confuse et commence à coudre.

VICTORINE, s'approchant.

Comment? Madame la comtesse voudrait...

COLETTE.

Oh! ma tante! Je ne souffrirai pas que vous preniez cette peine... Pulchérie saura bien...

LA COMTESSE, toujours à genoux.

Laissez, ma chère enfant... Je serai fière, ce soir, en assistant à votre triomphe... d'avoir mis la dernière main à votre toilette. .

Elle coud.

PUYGIRON, s'approchant de Colette, bas.

Si le Roi vous parlait de moi, par hasard, c'est un régiment qu'il me faut...

COLETTE.

Mais...

Puygiron s'éloigne en lui faisant un geste de confidence.

LA COMTESSE, se relevant, bas à Colette.

Songez à mon neveu de Blonac... C'est une préfecture qui lui conviendrait...

COLETTE.

J'en suis persuadée... pourtant...

LA COMTESSE, bas.

Chut! (Considérant une dernière fois la toilette.) Vous êtes divinement gracieuse... (A Victorine.) Ne dirait-on pas qu'elle est née avec un manteau de cour?

Elle remonte ainsi que Colette et Victorine près de la psyché. Puygiron reste seul avec le duc à l'avant-scène.

LE DUC, satisfait.

Je crois que nous pouvons compter sur une entrée à sensation... Tu vas voir!

PUYGIRON, embarrassé.

Je le verrais bien volontiers, mon ami... mais... c'est que...

LE DUC.

Est-ce que tu n'es pas invité?

PUYGIRON.

Si... mais... cet habit n'est guère présentable... mon jabot est déchiré... je n'ai pas de ruban pour la croix de Saint-Louis...

LE DUC.

N'est-ce que cela? Tu n'as qu'à monter dans ma chambre. Je vais sonner Firmin...

PUYGIRON.

C'est que...

LE DUC.

Quoi encore?

PUYGIRON.

Ma foi, une paire de bas de soie m'obligerait fort... on n'a pas idée comme ça s'use...

LE DUC.

C'est la moindre des choses... Fais vite et rejoins-nous ici... Nous partirons ensemble : tu prendras le carrosse avec mes neveux ; je monterai avec d'Albarède et Colette...

PUYGIRON.

Ah! d'Albarède! j'oubliais! C'est urgent! Dès qu'il viendra, qu'on ne manque pas de me prévenir... j'ai à lui transmettre un mot de M. le comte d'Artois...

LE DUC, le poussant.

C'est entendu... Va donc! tu nous mettras en retard...

Puygiron sort vivement.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins PUYGIRON.

VICTORINE.

Là!... je ne vois plus rien à reprendre... Et à moins que madame la comtesse n'ait besoin de mes services...

LA COMTESSE.

Je vous remercie, mademoiselle.

VICTORINE.

Je prendrai donc la liberté de me retirer en sollicitant, mesdames, l'autorisation de venir dès demain prendre de vos nouvelles.

COLETTE.

Et recueillir les compliments que vous aura valus votre bon goût...

Victorine s'incline et sort avec Pulchérie qui emporte le carton après avoir repoussé la psyché.

SCÈNE IV

LE DUC, COLETTE, LA COMTESSE.

LE DUC, à Colette, achevant galamment la phrase de Colette.

Et votre beauté... (Il lui prend la main.) Serai-je assez fier de vous offrir le bras, ma charmante, puisque Jacques s'obstine à ne point paraître au château ?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce encore que cette lubie ?

COLETTE.

Hélas! on n'y peut rien. J'ai tenté l'impossible; aucun raisonnement, aucune prière ne triompheront de son entêtement...

LA COMTESSE.

... Ridicule... Oh! je vous autorise à le dire...

(Appuyant.) Ridicule! et qui sera bien sévèrement interprété... C'est risquer d'indisposer le roi lui-même...

LE DUC, inquiet.

Croyez-vous?

COLETTE.

Rassurez-vous, ma tante. Mes précautions sont prises.

LE DUC.

Et comment?

COLETTE.

Dès hier, j'ai prévenu M. d'Albarède que Jacques, forcé de s'absenter pour quelques jours, aurait le regret de ne pouvoir m'accompagner ce soir au grand couvert.

LA COMTESSE.

Eh! voilà qui arrange tout, en effet.

LE DUC, émerveillé.

Est-elle rusée, cette petite!

COLETTE, avec malice.

Plus que vous ne croyez! Il importe seulement que personne au château ne soupçonne ma supercherie... surtout M. d'Albarède... Donc, pour tout le monde, ne l'oubliez pas, Jacques doit être parti cette nuit, en compagnie de mon cousin Bardot.

LE DUC.

Tiens! il est parti, celui-là?

LA COMTESSE.

Bon voyage! On ne s'était guère aperçu de sa présence.

LE DUC.

C'est vrai qu'au coin de son feu il faisait si peu de bruit!... Brrr! il me glaçait, moi, cet homme!

COLETTE.

Que voulez-vous? M. Bardot ne se sentait pas à l'aise dans cet hôtel... Il n'a ni nos habitudes ni nos goûts... il lui tardait de quitter Paris et je ne l'ai pas retenu....

LE DUC.

Tout est donc pour le mieux... Il n'y a que ce pauvre Jacques...

COLETTE.

Bah! J'ai un grand quart d'heure pour l'exhorter à prendre en patience les rigueurs de sa captivité.

LA COMTESSE.

En cinq minutes je suis prête.

Elle sort, premier plan droite.

FIRMIN, à la porte de droite, pan coupé.

M. d'Albarède sollicite la faveur d'être reçu...

LE DUC.

Mais certainement! qu'il entre! (A Colette qui va sortir.) Un instant, Colette...

SCÈNE V

LE DUC, COLETTE, D'ALBARÈDE.

D'ALBARÈDE, à Colette, lui baisant les mains.

Madame... (Au duc.) Mon cher duc...

Il lui serre la main.

LE DUC, montrant Colette.

Est-elle assez jolie, hein ?

D'ALBARÈDE, au duc.

Elle est à croquer !

Colette lui fait la révérence en riant, et s'échappe par la porte gauche, deuxième plan.

SCÈNE VI

LE DUC, D'ALBARÈDE.

LE DUC.

Eh ! vous voilà ! vous et ma nièce, les meilleurs amis du monde. Elle serait bien ingrate d'ailleurs, si elle ne vous témoignait sa reconnaissance.

D'ALBARÈDE.

Je suis heureux, monsieur le duc, de cette occasion qui s'offre de vous parler de nos projets, dont je n'ai pu encore vous entretenir.

LE DUC, feignant l'ignorance.

Vos projets? En somme je ne sais rien, moi : que m'a-t-on dit ? Colette a plu au roi qui lui adresse des vers : elle vous trouve en ami sur sa route : vous profitez des bonnes dispositions de Sa Majesté pour faciliter à ma nièce l'entrée de la cour... Vous la poussez, je la pousse, nous la poussons tous! Elle va être nommée dame d'honneur,... la fille du banquier Pradel... un rêve !... Elle est folle de joie ! C'est très innocent, cela, très innocent !

D'ALBARÈDE, sentencieux.

J'espère plus encore. Vous n'ignorez pas que j'am-

bitionne pour madame de Rouvray la place de lectrice de Sa Majesté, vacante par le départ de madame du Cayla. Mais il importait d'agir avec tant de discrétion et de célérité qu'il ne m'a pas été loisible encore de solliciter votre assentiment...

LE DUC.

Oh! je ne veux rien savoir... Colette vous est confiée, à vous l'ami le plus sérieux, le plus dévoué, j'en suis sûr, qu'elle puisse rencontrer... En quelles meilleures mains pouvais-je la remettre? Vous êtes sur le point de tenter une nouvelle démarche en sa faveur?... Bon! je m'intéresse à votre succès en spectateur attentif et sympathique... rien de plus!

D'ALBARÈDE.

Vous me mettez fort à l'aise, mon cher duc. Tout est donc pour le mieux, du moment que vous me donnez carte blanche... De la part de madame de Rouvray, je n'ai, je dois le dire, rencontré aucune difficulté...

LE DUC.

Et Jacques?

D'ALBARÈDE.

Elle s'est chargée elle-même de lui faire entendre raison... Il consent, puisqu'il est parti...

LE DUC surpris.

Parti? ah! oui! parti! C'est vrai!

D'ALBARÈDE, avec fatuité.

Ce soir, présentation et grand couvert, demain nomination de madame de Rouvray comme dame d'honneur de madame la Dauphine... De crainte de quel accroc au conseil, je me suis assuré le consentement de M le comte d'Artois, et dès qu'il m'aura fait connaître sa réponse...

LE DUC.

Le comte d'Artois!... Puygiron a pour vous un mot de lui...

D'ALBARÈDE.

Puygiron?

LE DUC.

Il est là qui s'attife... mais...

Il sonne. Entre Firmin.

D'ALBARÈDE, l'arrêtant du geste.

Non pas... Je vais le retrouver... j'ai hâte. . vous comprenez...

LE DUC.

Oui... oui... allez!

Ils se serrent la main. D'Albarède sort.

SCÈNE VII

LE DUC, FIRMIN, puis HENRI et PHILIPPE, puis LA COMTESSE.

FIRMIN.

Monsieur le duc me permettra de lui faire observer qu'il est temps de songer à s'apprêter.

LE DUC.

Eh! j'ai tant d'affaires! D'ailleurs, je serai accommodé en un tour de main... Mes ordres?

FIRMIN.

J'ai disposé les croix et les rubans de monsieur le duc sur sa toilette.

LE DUC.

Les voitures?

FIRMIN.

Attelées et toute la livrée sur pied.

LE DUC.

Je te suis... (Firmin sort. Le duc va pour le suivre. Entrent Henri et Philippe, grand costume, petit manteau de cour à l'épaule, perruques poudrées, chapeau sous le bras.) Voici mes neveux.

PHILIPPE.

Je m'attendais à rencontrer ici M. d'Albarède; il m'avait semblé reconnaître son coupé à la porte de l'hôtel.

LE DUC.

Et tu ne t'étais pas trompé, mon garçon. M. d'Albarède assiste en ce moment Puygiron occupé à se faire beau.

HENRI.

Peste! Ceci menace d'être long. Et Jacques?

LE DUC.

Jacques? Jacques est parti.

PHILIPPE.

Parti! parti pour le château? sans nous attendre...

LE DUC.

Eh! non! parti hier au soir pour Vienne... Ordre du roi...

PHILIPPE.

Il ne m'en avait pas soufflé mot... C'est bien étrange.

LE DUC.

Etrange! Mais pas le moins du monde... une mis-

sion... (Discrètement.) qui lui facilitera le moyen de rentrer dans les bonnes grâces de Sa Majesté...

Entre la comtesse. Elle est très affairée, porte des papillotes en papier et court prendre son coffret à bijoux avec lequel elle va pour sortir.

HENRI.

C'est parfait. (Saluant la comtesse.) Ma tante! alors on n'attend plus que Colette.

LA COMTESSE, s'oubliant.

Colette vient... Je l'ai laissée près de son mari.

LE DUC, faisant des signes.

Hum! hum!

LA COMTESSE, interdite.

Quoi donc?

PHILIPPE.

Près de Jacques...? Il n'a donc pas quitté Paris?

LE DUC, haussant les épaules.

Voilà bien les femmes!

PHILIPPE, insistant, au duc.

Mais vous disiez?...

LE DUC, impatienté.

Tu m'ennuies, avec tes questions! C'est vrai! Croirait-on pas un procureur?

PHILIPPE, riant.

Dame! pardonnez-moi, mon oncle! Je m'exerce!

LA COMTESSE.

Jacques n'est point parti, en effet... (Au duc qui continue une pantomime désespérée.) Eh! je sais! je sais! (A Philippe.) Son départ n'est qu'un prétexte qu'on donne pour excuser ce soir son absence du château...

car il s'obstine de ne point paraître à la Cour... (Au duc.) Mais cette histoire, destinée à sauver les apparences aux yeux des étrangers, n'est pas de mise avec Philippe.

PHILIPPE.

Il s'obstine, dites-vous?

Entre Firmin.

LE DUC, voyant entrer Firmin.

Laissons cela, s'il vous plaît. Vous, ma sœur, songez à vous préparer.

LA COMTESSE.

Mes gants, mon éventail et je suis prête...

Elle sort.

FIRMIN, solennellement, au duc.

Monsieur le duc me permettra de lui rappeler...

LE DUC, à ses neveux.

C'est votre faute aussi... Je m'attarde... Et ce Puygiron qui n'en finit pas... (A Henri.) Viens-tu?

HENRI.

Je vous suis, mon oncle.

LE DUC, à Philippe.

Dans un instant, nous te retrouvons.

Firmin accroupi près de la cheminée attise le feu.

PHILIPPE.

Je ne bouge pas d'ici que vous n'y soyez revenus...

Le duc sort très affairé, suivi d'Henri.

SCÈNE VIII

PHILIPPE, FIRMIN.

PHILIPPE.

Firmin?

FIRMIN, se levant.

Monsieur?

PHILIPPE, négligemment.

Vous nous accompagnez jusqu'au château?

FIRMIN, toujours solennel.

Ma place est auprès de M. le duc, et dans une circonstance aussi solennelle... D'ailleurs toute la livrée accompagne M. le duc.

PHILIPPE.

Très bien! très bien! alors l'hôtel reste vide?

FIRMIN.

Le suisse seul...

PHILIPPE.

... Tiendra compagnie à M. Bardot... ?

FIRMIN, dédaigneusement.

M. Bardot... Ce parent de madame la marquise?

PHILIPPE, continuant.

Ici installé depuis trois jours, oui...

FIRMIN.

M. Bardot a quitté l'hôtel.

PHILIPPE.

Bah! et depuis quand?

FIRMIN.

Depuis hier soir, je pense... Aristide a rangé ce matin la chambre que ce monsieur avait occupée.

PHILIPPE.

Il est parti! Tiens! tiens! Et parti pour tout de bon, celui-là?

FIRMIN.

Oh! son départ n'a pas causé grand émoi; ses adieux n'ont pas été longs... (Très mystérieux.) J'oserai dire que ce monsieur connaît à peine les usages du monde... Enfin! Du reste, ce n'était pas moi qu'on avait chargé de son service.

PHILIPPE, le congédiant du geste.

Cela suffit... Mon oncle vous attend. (Firmin sort. Philippe reste seul, étendu dans le fauteuil, réfléchissant et contemplant ses ongles. — A part.) Tiens! tiens, tiens!

SCÈNE IX

PHILIPPE, D'ALBARÈDE.

D'ALBARÈDE entrant, très affairé.

Ah! c'est vous, mon jeune ami? Eh bien! futur diplomate?... Le duc m'assurait tantôt que vous brûliez toujours du désir de vous lancer dans la carrière.

PHILIPPE.

Sous vos auspices, monsieur.

D'ALBARÈDE.

Eh bien! par égard pour votre oncle auquel je n'ai rien à refuser, je suis tout disposé à vous attacher à ma personne.

PHILIPPE.

Oh! monsieur! que de remerciements!

D'ALBARÈDE.

Mais je n'aurai le loisir de vous installer dans vos nouvelles fonctions qu'après en avoir terminé avec une affaire qui, pour le moment, réclame tous mes soins et qui est pour moi de la plus grande importance. Vous savez à quoi je fais allusion?

PHILIPPE.

A la nomination de Colette?

D'ALBARÈDE.

Précisément... Puygiron vient de m'apprendre que la chose ne saurait tarder. Il ne s'agit plus maintenant que d'enlever la nomination de la marquise avant le retour du colonel...

PHILIPPE.

Comment, le retour?... Mais il n'est pas parti!

D'ALBARÈDE.

Pas parti, M. de Rouvray? En êtes-vous sûr?

PHILIPPE.

Si peu parti qu'en ce moment même, Colette lui fait ses adieux avant d'aller aux Tuileries...

D'ALBARÈDE, stupéfait.

Mais j'ai remis moi-même à madame de Rouvray le passe-port qui était nécessaire à son mari pour prendre la poste la nuit dernière.

PHILIPPE.

Un passe-port! la nuit dernière?... Mais ce n'est pas lui qui a pris la poste ; c'est le cousin Bardot...

D'ALBARÈDE.

Bardot? Qu'est-ce que celui-là ?

PHILIPPE.

Un parent de Colette... Un banquier de Nancy, paraît-il, qui est reparti cette nuit assez mystérieusement, d'ailleurs!

D'ALBARÈDE, inquiet.

Un parent? Il était arrivé depuis longtemps ?

PHILIPPE.

Depuis deux jours.

D'ALBARÈDE.

Ah! depuis deux jours seulement! L'aviez-vous déjà vu ici?

PHILIPPE.

Jamais! et jamais auparavant nous n'en avions entendu parler.

D'ALBARÈDE.

Quel âge?

PHILIPPE.

Quarante-cinq ans environ.

D'ALBARÈDE.

N'est-ce pas un homme de taille moyenne, aux yeux gris, aux cheveux roux, tournure militaire...

PHILIPPE.

Vous le connaissez donc? C'est tout son portrait.

D'ALBARÈDE.

Peut-être... (Il parcourt la scène avec agitation. A Phi-

lippe.) Et vous êtes sûr que M. de Rouvray n'est point parti avec lui?

PHILIPPE.

Absolument sûr.

D'ALBARÈDE, à part.

Plus de doute... Le passe-port était pour un autre. Mais quel est-il ?... Cheveux roux... ? tournure militaire ? (Comprenant.) Ah ! Collières ! (A Philippe.) Merci de ces renseignements ; ils sont plus importants que vous ne pouviez le soupçonner. Vous venez de me rendre un service dont je saurai me souvenir... Je vais au Château ; vous m'y retrouverez tout à l'heure... Pas un mot à qui que ce soit de ce que vous venez de me dire... Adieu...

Il sort.

SCÈNE X

PHILIPPE, PUYGIRON, puis LE DUC et HENRI, puis LA COMTESSE.

Puygiron entre le premier par le pan coupé gauche. Il est très paré, manteau de cour, bas de soie, nœuds de rubans ; il tient en mains un énorme binocle et de l'autre son chapeau claque. Il descend en fredonnant et en se dandinant.

PUYGIRON.

Quand Biron voulut danser,
Sa perruque fit apporter ;

Il vient tourner autour de Philippe qui descend très préoccupé, et ne fait aucune attention à lui.

PUYGIRON, se rengorgeant.

Ça me va, hein ?

LE DUC, en grand costume de cour, entre par le pan coupé gauche : à Puygiron.

Palsambleu ! que tu es beau ! (Il approche.) C'est mon habit, cela ? Mais tu l'embellis !

PUYGIRON, se mirant dans la psyché.

C'est un fait... je porte assez bien la toilette... Il suffit que j'aie quelque chose à me mettre... Et les bas ? Que dis-tu des bas ? (D'un ton de confidence.) Ah ! mon pauvre Rouvray ! depuis vingt-cinq ans, je n'en avais mis que de reprisés !... Vrai ! ça me donne des jambes.

Il fredonne.

Sa perruque
A la turque.
Vous danserez, Biron !

(Il arrange son jabot devant la psyché.) Oh ! nous ferons sensation !

LE DUC.

Toi surtout !

PUYGIRON, répetant machinalement.

Moi surtout !... (Se reprenant.) Tiens ! je ferai mon effet comme un autre ! (Il se précipite vers la comtesse qui entre, en robe de gala, éventail à la main.) Belle comtesse !

Il veut lui baiser la main.

LA COMTESSE, stupéfaite.

Qu'est-ce ? (Le reconnaissant.) Seigneur ! C'est vous, Puygiron ?

PUYGIRON, galamment.

Je vous reconnais bien, moi... Vous voilà jolie comme au jour où vous fûtes présentée à la cour... en soixante-quatorze... lorsque j'étais tant amoureux de vous...

LA COMTESSE, lui donnant sur les doigts un coup d'éventail.

Voulez-vous vous taire, Céladon ! N'avez-vous pas de honte, à nos âges ?

LE DUC.

Puygiron n'a pas tort... au diable les soucis ! (Mettant son chapeau d'un ton triomphant et presque solennel.) Et maintenant, chez Sa Majesté ! Colette doit être prête...

LA COMTESSE, se dirigeant vers la chambre de Colette.

Colette, ma chère enfant .. il est l'heure... (Elle entre dans la chambre et on l'entend pousser un cri d'effroi. Revenant en scène, affolée.) Décoiffée !... en peignoir ! mon frère !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, COLETTE.

Colette entre lentement par la porte de sa chambre, soutenue par Pulchérie, en peignoir, l'air souffrant, s'appuyant aux meubles. Stupéfaction de tous.

LE DUC.

En peignoir, maintenant ?

PUYGIRON, prenant son lorgnon.

Qu'est-ce donc ?

HENRI.

Comme elle est pâle !

COLETTE.

Excusez-moi, je viens d'être prise d'un étourdissement dans ma chambre et sans Pulchérie, je tombais, je crois.

LE DUC.

Mais pourquoi ce changement ?

COLETTE.

Cette robe m'étouffait...

PUYGIRON.

Et décoiffée ! une coiffure si réussie !

COLETTE.

Je n'en pouvais plus.

LE DUC.

Souffrante... souffrante... et qu'importe ? Une invitation du Roi, c'est un ordre, entendez-vous ? un ordre ! et vous irez au grand couvert quand on devrait vous y porter...

LA COMTESSE.

Colette... mon enfant... songez... quel esclandre !

LE DUC.

Mais non, elle viendra ; il faut qu'elle vienne... La comtesse et Pulchérie vont vous aider à vous rhabiller et nous arriverons encore sans trop de retard.

COLETTE.

Hélas ! mon oncle ! Je ne pourrai jamais, je le

crois... Pulchérie, votre bras... (Elle retombe.) Non ! c'est impossible !

HENRI.

Pauvre Colette !

LE DUC.

Nous ne saurions partir sans vous... Que dirait le Roi ?

COLETTE.

Il ne s'apercevra même pas de mon absence.

LE DUC.

Oui-dà ! J'ai des raisons pour croire que si.

COLETTE.

Croyez bien que je suis désolée...

HENRI.

Voyez comme elle est pâle !

LE DUC.

Elle mettra du rouge.

LA COMTESSE.

Cela ne lui refera pas la figure !... Regardez ses yeux battus... cette mine allongée... Est-ce là un visage pour débuter à la Cour ?... (Au duc.) Elle est presque laide.

LE DUC.

C'est vrai qu'elle est laide.

FIRMIN, entrant.

Les voitures sont avancées.

LE DUC, tirant sa montre.

Ventre-mahon de misère !... Nous devrions être aux Tuileries déjà !... Femmelette !... Henri... Philippe, prenez les devants... avec votre tante. Tâ-

chez de rejoindre d'Albarède... expliquez-lui... Il est urgent qu'il soit prévenu...

PHILIPPE.

J'y cours, mon oncle.

Il sort avec Henri.

LE DUC.

Quelle malechance! que va penser le Roi ?

PUYGIRON.

Compte sur moi... Je suis là.

LE DUC.

C'est égal ! Elles étaient d'une autre trempe, celles de notre temps !...

Ils sortent.

SCÈNE XII

COLETTE, JACQUES

Dès qu'elle est seule, Colette se relève en souriant, puis quitte le fauteuil où elle est assise, écoute, va rapidement à la fenêtre, écarte le rideau, donne un tour de clé à la porte. Dès qu'elle entend les voitures s'éloigner, elle se retourne joyeusement, traverse la scène en courant, ouvre la porte de sa chambre et appelle.

COLETTE.

Comme cela, pas de surprise à craindre... Jacques! (Jacques entre. Colette se jette dans ses bras.) Partis! Ai-je bien joué mon rôle?

JACQUES, l'amenant sur le devant de la scène.

Chère femme! (Il l'embrasse sur le front.) Alors, nous sommes seuls?

COLETTE.

Je les ai mis en fuite!

JACQUES.

Tu es un ange!

COLETTE.

L'ange exterminateur!... Ta famille est en déroute!

JACQUES.

C'est pour moi que tu te prives de la suivre au Château... que tu renonces à ta toilette, à cette fête, à ce succès qu'y t'y attendait ?

COLETTE, très tendre.

Et dans la voiture qui m'y aurait conduite, j'aurais songé à toi, resté seul ici, triste, peut-être jaloux... (Avec malice.) j'espère... Et arrivée là-bas, je n'aurais eu qu'une idée, celle de mon cher boudoir qui vaut pour moi tous les palais du monde, quand nous y sommes tous deux réunis.

JACQUES, riant.

Et ces vapeurs?

COLETTE, de même.

Je n'en ai pas abusé jusqu'à présent, reconnais-le... mais comme ça m'a réussi pour la première fois!... Oh! comme je suis contente!...

JACQUES.

Enfin je te retrouve, ma Colette adorée... Je sentais peser sur nous je ne sais quelle contrainte...

COLETTE.

Chut!... il est joli, mon malaise! Je meurs de faim!

JACQUES.

Et moi donc !

COLETTE.

Veux-tu ? Nous allons le faire à nous deux, notre grand couvert... (Jacques l'embrasse et veut réitérer. Elle le repousse.) D'abord les choses sérieuses. Nous allons souper là, près du feu. (Elle va gaiement vers la porte de sa chambre et saisit un guéridon préparé.) Aidez-moi donc, monsieur, vous ne m'aidez pas... (Tous deux portent le guéridon à la cheminée.) C'est une surprise, ça ! M. le colonel, marquis de Rouvray, mis en pénitence, se préparait à dîner seul dans sa chambre... au lieu de ça, bon souper... bon gîte...

JACQUES, regardant la table.

Hum ! bon souper !

COLETTE.

Dame ! il faut faire assez pour deux... comme au camp de Dresde... Te rappelles-tu, dans les premiers jours de notre mariage ?

JACQUES.

C'est vrai ! Tu as fait campagne, pour ton voyage de noces.

COLETTE, le servant et se servant.

Nous vivions sous la tente... et tu n'avais que moi comme cantinière...

Ils mangent.

JACQUES.

Si je me rappelle ! Ces dîners que tu cuisinais, sous l'œil effaré d'Aristide...

COLETTE.

Mais suivis de si bons desserts!... Tiens! nous n'avons qu'un verre!

JACQUES.

Sonne un domestique.

COLETTE.

Et qui sonner? Toute la livrée est au Château... Il ne reste dans l'hôtel que le Suisse de la porte cochère... nous sommes seuls... comme à Dresde...

JACQUES, avec un soupir.

Ah! le bon temps!

COLETTE, câline.

Tu le regrettes, ingrat?

JACQUES.

L'heure présente est certes bien douce, ma Colette; mais...

COLETTE.

Quoi?

JACQUES, songeur.

Rien... C'est ce souvenir que tu évoques... Où sont-ils en ce moment, tous mes frères d'armes? Hier, en embrassant Collières...

COLETTE.

Oh! ne parlons pas politique! J'en suis excédée, vois-tu! J'ai dépensé en deux jours plus de diplomatie que n'en ont exigé le traité d'Amiens et le Concordat!.. Ma provision de gravité est épuisée, d'abord.

JACQUES.

J'ai tort...

COLETTE, tendant le verre, Jacques le remplit. Colette le

lui approche des lèvres. — Elle boit, puis après avoir reposé le verre, elle appuie sa tête sur l'épaule de Jacques.

Comme je suis bien là! Quand je pense qu'à cette heure, je devrais être au grand couvert, avec des duchesses et des princesses, sous l'œil sévère des chambellans .. Brrr! j'en ai froid dans le dos. Donne du champagne, veux-tu? (Elle boit; riant.) Si ton oncle nous voyait maintenant. (Imitant la voix du duc.) Vous irez au grand Couvert quand on devrait vous y porter... (Ils rient.) Je ne suis pas si, à la Cour, j'ai droit à un tabouret... ici, du moins, personne ne me disputera celui-ci...

Elle s'assied sur les genoux de Jacques.

JACQUES, prêtant l'oreille.

Ecoute...

COLETTE, surprise.

Quoi donc?

Elle se lève.

JACQUES, même jeu.

Ne vient-on pas?

COLETTE.

Puisque nous sommes seuls!

JACQUES, guettant encore.

Je me serai trompé.

COLETTE, le rassurant.

La maison est vide... Ce soir, nous y sommes les maîtres, comme autrefois...

JACQUES, lui pressant les mains, très tendrement.

Je te comprends, pauvre aimée... Seule avec moi, tu te sens libre... soulagée de ces continuelles tracasseries dont tu souffres...

COLETTE.

Les tracasseries de tes parents? Oh! comme je leur pardonne de bon cœur! Ils critiquent? bon! c'est de leur âge!

JACQUES.

Et sous ces coups d'épingle que j'ai parfois peine à supporter, tu restes courageuse, aimante et soumise. et bonne et noble... Tiens! je t'adore... (Il l'embrasse, elle s'abandonne, Jacques se lève tout à coup.) Je t'assure qu'on marche là?

COLETTE.

C'est impossible!

JACQUES.

Cette fois j'en suis sûr... On a essayé d'ouvrir. J'ai vu tourner la poignée... Qui va là?

UNE VOIX au dehors.

Au nom du Roi, ouvrez!

JACQUES.

Ah!

COLETTE.

Au nom du Roi?

JACQUES.

On vient m'arrêter.

COLETTE, sursautant.

T'arrêter... toi! Quelle folie!

JACQUES.

On vient m'arrêter, te dis-je... (Il va à la porte, la trouve fermée.) Fermée! (Il déboutonne fiévreusement son dolman.) Les papiers... je suis perdu!

COLETTE, affolée.

Perdu? Pourquoi?

JACQUES.

Eh! malheureuse! je ne pouvais pas te dire... On m'a confié des papiers... des lettres de l'Empereur...!

La porte du pan coupé de droite s'ouvre; — un policier paraît.

COLETTE.

Sauve-toi, Jacques! sauve-toi!

JACQUES, va vers la fenêtre, l'ouvre, s'aperçoit que l'hôtel est cerné :

L'hôtel est cerné! Tonnerre!

Il déboutonne fiévreusement son dolman.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, UN POLICIER, DEUX GENDARMES, puis D'ALBARÈDE.

La porte s'ouvre, le policier paraît et salue Jacques.

LE POLICIER.

Monsieur le marquis, j'ai l'ordre de m'assurer de votre personne.

Il fait signe aux gendarmes qui se placent de chaque côté de Jacques; celui-ci parvient enfin à tirer de sa poche les papiers de Collières et les jette vers la cheminée: ils tombent sur le parquet.

JACQUES, à Colette lui montrant les papiers.

Là, là, jette au feu, brûle!

Colette se précipite, mais d'Albarède paraissant l'arrête du geste, met le pied sur l'enveloppe.

D'ALBARÈDE.

Manqué, madame!

JACQUES, se débattant entre les gendarmes.

Canaille!

D'ALBARÈDE, à Colette.

Faites vos adieux à votre mari.

JACQUES.

Ma pauvre Colette!

Il l'embrasse.

COLETTE.

Mais non! c'est impossible! Jacques!

Jacques s'arrache des bras de Colette. D'Albarède montre la porte à Jacques et s'efface pour le laisser passer. Colette se précipite sur les pas de Jacques. Elle est arrêtée par d'Albarède.

D'ALBARÈDE.

Eh bien! madame! vous m'avez habilement joué... Que pensez-vous de la riposte? Il me fallait amener au Roi un conspirateur pour calmer sa colère ou une jolie femme pour le distraire... Vous n'avez pas voulu être l'une; je tiens l'autre.

Il sort.

COLETTE, sanglotant.

Ah! l'horrible! le méchant homme!

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Le cabinet du Roi aux Tuileries.

Une porte au fond entre deux larges corps de bibliothèque. A droite, premier plan, cheminée avec du feu. Second plan, une bibliothèque semblable aux autres (acajou, cuivres dorés.) A gauche, premier plan, un guéridon à tablette de marbre. Second plan, la porte ouvrant sur les antichambres. Au milieu de la pièce, deux bureaux adossés. L'un, celui le plus rapproché de la cheminée est un magnifique meuble orné de cuivres. L'autre est une petite table rustique en sapin. C'est devant cette table qu'est assis le roi, dans un large fauteuil à coussin de soie verte. Un timbre est sur la table, à portée de la main. Le Roi est vêtu d'une redingote bleu foncé, épaulettes d'or tombantes, jabot de dentelles. Il porte la croix de Saint Louis à gauche, la Légion d'Honneur à droite, le cordon bleu en sautoir. Pas d'épée. Culottes gris clair, bottes de velours. Il tient la jambe étendue sur un pliant bas garni d'un coussin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, D'ALBARÈDE.

D'Albarède est debout près du guéridon sur lequel est posé un portefeuille bourré de papiers.

D'ALBARÈDE, lisant.

« Esprit public. Rapport confidentiel. La représen-
» tation d'*Athalie* a été marquée par un incident qui
» prouve l'inviolable attachement de tous les cœurs
» français à la monarchie légitime. Au moment où
» l'acteur chargé du rôle de Joad s'écria : « C'est le
» sang de nos rois »... les spectateurs se levèrent en
» proie au plus touchant enthousiasme, et, les mains
» au ciel, les yeux pleins de larmes, renouvelèrent
» le serment de mourir pour le Roi et pour son au-
» guste famille. Le spectacle fut interrompu pendant
» quelques minutes et toutes les allusions dont la
» pièce est semée furent couvertes d'applaudisse-
» ments!

LE ROI, très sceptique.

Et vous payez ça?...

D'ALBARÈDE, interdit.

Que le Roi daigne m'excuser... Je n'entends pas sa question.

LE ROI.

Je vous demande à combien me seront comptées ces fadaises, le jour où l'on me présentera la carte à payer des dévouements, vertus et incorruptibilités dont nous faisons une si étrange consommation.

D'ALBARÈDE.

Le Roi ne saurait douter des sentiments de son peuple... la véracité de ces rapports...

LE ROI, haussant les épaules.

Laissez donc! Je sais ce qu'ils me coûtent.

Il se remet à feuilleter un livre qu'il annote.

D'ALBARÈDE, déconcerté.

J'ignore si je dois poursuivre la lecture.

LE ROI, sans lever la tête.

Vous pouvez continuer.

D'ALBARÈDE, un peu hésitant et avec moins de conviction, lisant.

« L'amour des Français pour leur auguste souve-
» rain se manifeste de jour en jour d'une façon plus
» éclatante. Lorsque la nouvelle de l'évasion du
» conspirateur La Valette se répandit dans la ville,
» il s'éleva de toutes parts un concert de malédic-
» tions contre les perturbateurs de la paix intérieure.
» Le public se montre pleinement satisfait de la
» sévérité des mesures prises et... »

LE ROI, se tournant vers d'Albarède.

Vraiment! Il est satisfait le public? Les gazetiers le trompent de cent manières, les méchants l'excitent et ce bon peuple, laissant jaser l'oisiveté, dédaignant les libelles, se déclare content et m'accorde sa confiance... Où diable le bon sens va-t-il se nicher?

D'ALBARÈDE, continuant.

« L'inaltérable soumission... »

LE ROI, qui ne l'écoute pas et parle pour soi-même.

Ah! que la France serait facile à gouverner, n'é-

taient ces beaux messieurs de la cour qui ont de l'esprit comme quatre et du jugement comme pas un! et qu'il serait doux de régner sans ces donneurs de conseils dont l'impertinence passe toute limite... Hier, par exemple, après le grand couvert, au cercle de Madame, on jouait aux petits papiers... Savez-vous ce qu'un de ces politiciens anonymes a eu l'insolence d'écrire sur un billet?...

D'ALBARÈDE.

J'avoue, Sire, que je n'en ai aucune idée.

LE ROI.

Eh bien, il s'est permis de rimer ces deux vers.

Trois fléaux pèsent sur la France :
L'impôt, la pluie... et la clémence.

D'Albarède esquisse un geste de protestation indignée. Le roi répète :

L'impôt, la pluie et la clémence.

Ceci était à mon adresse, vous comprenez : aussi j'improvisai sans retard la réponse que voici :

Les premiers seront adoucis,
J'en nourris du moins l'espérance,
Quant au second, rien je n'y puis...
Le troisième est ma jouissance.

D'ALBARÈDE, enthousiaste.

Oh! merveilleux!

LE ROI, se répète complaisamment pour lui-même le derniers vers.

Le troisième est ma jouissance.

Mais faites donc entendre raison à ces écervelés d'un autre âge! Les malheurs de l'émigration ne leur ont rien appris... « *Cœlum non animam mutant qui*

trans mare currunt... » Ah! j'oublie toujours que vous êtes brouillé avec le latin.

D'ALBARÈDE.

J'en demande pardon au Roi... Mais... en effet... je... pourtant : *Cœlum...*

LE ROI, se remet à écrire.

Continuez.

D'ALBARÈDE, s'épongeant le front reprend sa lecture.

« Note sur l'esprit des campagnes. Les paysans » sont remplis de reconnaissance pour l'auguste fa- » mille des Bourbons. La récolte s'est effectuée dans » des conditions particulièrement favorables et telles » qu'on n'en avait point rencontrées sous le gouver- » nement de l'Usurpateur. Le ciel a manifestement » béni les biens de la terre, et le roi qui peut tout...

LE ROI, haussant les épaules.

... Qui peut tout!... Qu'est-ce encore que cette nouvelle gasconnade?...

D'ALBARÈDE.

Sire...

LE ROI.

Monsieur d'Albarède, une vieille légende de ma famille m'a fait perdre depuis longtemps toute illusion sur cette puissance que vous m'attribuez... Une légende, oui... certaine méchante fée que par mégarde, on négligea, comme dans les contes de ma mère l'Oie de convier à quelque fête... et qui se venge! Nous la connaissons bien, allez, la fée Obstacle!

D'ALBARÈDE.

La fée Obstacle?

LE ROI.

Elle est toujours là, guettant mes projets, s'atta-

quant à mes plus innocents caprices. S'agit-il de frapper un ennemi? Vite, elle accourt et détourne le coup. Voudrais-je me montrer pitoyable? Elle tend un piège à ma clémence, qui trébuche et tombe à faux!... Bref, tout s'arrange en sorte que mes souhaits ne sont exaucés que quand mes désirs sont refroidis et que je n'ai la possession des choses qu'à l'heure où je n'en peux plus jouir.

Il reste un instant rêveur, puis secouant sa pensée, il reprend ses occupations. D'Albarède demeure un instant silencieux, respectant la songerie du Roi, puis il continue sa lecture à voix plus basse.

D'ALBARÈDE, lisant.

« Une relation datée de Madère apporte d'intéres-
» sants détails touchant le voyage de Buonaparte.
» L'Usurpateur est sujet à des absences qui font
» croire à sa folie prochaine. On le voit séjourner de
» longues heures sur le pont du navire, en proie à
» une somnolence maladive qu'il ne cherche pas à
» dissimuler. Il fait des simples matelots du bord sa
» compagnie ordinaire affectant de...

LE ROI, qui n'a pas écouté, posant son livre et poursuivant sa pensée.

Le duc de Blacas me le disait ce matin. Il est un bonheur qu'à mon âge, toute ma puissance ne me donnera plus... Vous ne devinez pas?

D'ALBARÈDE.

Je cherche...

LE ROI, haussant les épaules.

Eh! C'est un baiser d'une jolie femme, donné de bon cœur et bien pour moi-même... Mon pouvoir ne va pas jusque là... Ah! la fée Obstacle!

Il se remet à lire.

D'ALBARÈDE, lisant.

L'auguste famille des Bour...

LE ROI, impatienté.

Ils m'ennuient, vos rapports de police... Il n'y a pas dans tout cela un mot qui vaille d'être écouté. Passez-moi le registre des audiences. (D'Albarède avec un grand salut présente au Roi un cahier relié de rouge. Le Roi le prend, le feuillette et lit :) « Le duc de Rouvray, la marquise de Rouvray, » sa nièce, je suppose ? (D'Albarède s'incline.) N'est-ce point cette jeune femme qui assistait à notre messe, dimanche matin ?

D'ALBARÈDE.

Et dont Votre Majesté daigna remarquer l'embarras, c'était, je crois, la première fois qu'elle paraissait au château : Votre Majesté se souvient peut-être des rimes que cet incident lui avait inspirées ?

LE ROI.

Vous me les avez demandées, si j'ai bonne mémoire ?

D'ALBARÈDE.

Pour les remettre à madame de Rouvray.

LE ROI.

Et qu'a-t-elle pensé de ce badinage ?

D'ALBARÈDE.

Elle en a senti tout le prix, Sire ; et sa reconnaissance en est grande. Mais j'ai tout lieu de croire que M. le duc de Rouvray et la marquise, sa nièce, viennent implorer la grâce du colonel de Rouvray que dans mon zèle pour le service de Votre Majesté, j'ai dû faire arrêter cette nuit.

LE ROI.

Oui, vous m'avez dit quelques mots de cette affaire. Encore une arrestation !

D'ALBARÈDE.

Le colonel est un conspirateur des plus dangereux que je crois gravement compromis dans l'évasion de M. de La Valette. Il était porteur d'une liasse de papiers cachetés qu'il a vainement tenté de détruire et que j'ai déposés ce matin sur la table de Votre Majesté.

Le Roi prend la liasse cachetée, la tourne entre ses doigts et l'écarte distraitement.

LE ROI.

Elle m'a paru charmante, cette jeune femme.

D'ALBARÈDE.

Elle est en effet, très séduisante et d'autant plus dangereuse, peut-être... On la dit fort intrigante et je ne serais pas étonné qu'elle fût elle-même affiliée au complot.

LE ROI, haussant les épaules.

Vous voyez partout des conspirateurs ! Qu'on fasse entrer la marquise de Rouvray. (D'Albarède se dirige vers la porte. Au moment où il va sortir, le Roi le rappelle.) Parmi tout ce fatras de rapports, n'avez-vous point quelques renseignements touchant madame du Cayla ?

D'ALBARÈDE.

Le Roi n'ignore pas que madame la comtesse du Cayla toujours souffrante est retirée à son château de Saint-Ouen.

LE ROI.

C'est ce que tout le monde sait.

D'ALBARÈDE.

Aussi ajouterai-je, si le Roi le permet, que son indisposition paraît n'être qu'un prétexte : l'intention de la comtesse serait de ne plus reparaître à la Cour.

LE ROI, avec un soupir.

L'ingrate !... Toujours la fée Obstacle ! (Rêveur, il joue machinalement avec l'enveloppe cachetée saisie sur Jacques Rouvray. Changeant de ton.) Qu'avez-vous fait du colonel de Rouvray ?

D'ALBARÈDE.

Par égard pour le nom qu'il porte, j'ai fait en sorte que le Roi lui-même disposât du prisonnier. Il est au Château en ce moment dans la bibliothèque des entresols, où il attend le bon plaisir de Votre Majesté.

LE ROI, faisant effort pour se lever.

Aidez-moi, monsieur. (Il se lève, soutenu par d'Albarède, après avoir fait lourdement, à l'aide de son bâton, quelques pas il s'arrête. Avec satisfaction.) Je me trouve assez ingambe, ce matin... Qu'on annonce madame de Rouvray.

SCÈNE II

LE ROI, debout à l'avant-scène de droite. UN HUISSIER, puis COLETTE.

L'HUISSIER, annonçant d'une voix discrète.

Madame la marquise de Rouvray.

Colette entre timidement. Robe de couleur sombre, grande pelisse, long voile épais, gants. — Elle exécute

ses trois révérences, la première dès la porte, la deuxième en entrant dans le cabinet, la troisième à quelques pas du Roi qui la laisse faire sans dire un mot. Court silence. Au moment où Colette s'avance et va fléchir le genou devant le Roi, celui-ci la prévient, lui prend la main et la fait asseoir sur un tabouret près de la table devant laquelle il s'assied lui-même. — L'huissier sort.

LE ROI.

Asseyez-vous, madame.

COLETTE, qu'on entend à peine, balbutiant très émue.

Que Votre Majesté daigne excuser la demande...

LE ROI, très paternel, la regardant.

On aura sans doute négligé de vous en instruire, madame. La coutume s'oppose à ce qu'on entre voilée chez le Roi... Veuillez découvrir votre visage. l'étiquette y trouvera son compte... et moi, je ne m'en plaindrai pas.

COLETTE, relevant son voile, très émue.

Le Roi me pardonnera cette infraction à des usages qui me sont peu familiers...

LE ROI.

Mais vous êtes tremblante, mon enfant... serait-ce moi qui vous fais peur?

COLETTE, se remettant un peu.

Non, Sire, tout mon trouble vient d'un accueil dont l'indulgence me confond... car c'est à vos pieds que je devrais être moins en suppliante... qu'en coupable.

LE ROI, souriant.

Coupable! Ces yeux-là sont donc bien trompeurs?

COLETTE.

Aussi m'a-t-il fallu un motif bien grave pour que

je me permette de venir troubler la solitude recueillie où vit le Roi... et si je tarde à exposer ma cause, c'est qu'en me trouvant face à face avec la Majesté royale...

LE ROI, l'encourageant.

Allez, mon enfant, je vous écoute...

COLETTE, se détournant.

En songeant à mon imprudence, à ma légèreté, Sire... le colonel de Rouvray, arrêté, cette nuit par vos ordres...

LE ROI, très paternel mais s'écoutant parler.

Vous voulez dire *en mon nom*, madame, ce qui n'est pas la même chose. Vous ne sauriez croire ce que l'on est capable, autour de moi de tramer *au nom du roi!* On a réussi à faire un épouvantail de ce vieillard que vous voyez... et que l'âge, le malheur, l'abandon jadis .. ont rendu philosophe, un peu bien sceptique, peut-être... (Avec intention.) indulgent à coup sûr... (Il lui prend la main.) Mes ministres que Dieu garde! n'ont qu'une phrase à la bouche « Sire, il est absolument obligatoire que ceci soit votre bon plaisir... » et voilà comment ils arrivent à faire tout ce qu'ils veulent. Je suis devant eux comme un écolier devant ses maîtres. (Montrant son cabinet.) C'est ici la salle d'études... et voici mes livres de classe. (Il se lève, Colette en fait autant.) Heureusement, comme tout mauvais élève, je tiens en réserve, caché dans le tiroir de ma table, de pensums (Il ouvre le tiroir de la table en bois blanc et en tire un livre.) mon livre préféré, mon vieil Horace, l'ami de mes mauvais jours... Vous regardez cette table, elle vous semble bien rustique et bien nue... elle m'est précieuse, cependant... je l'ai fait faire en Courlande, elle m'a suivi à Hart-

well .. Je n'ai pas toujours été heureux, mon enfant .. Et dans ces Tuileries, dont j'ai rêvé si longtemps, cet humble bureau me rappelle mes jours de misère et d'exil que je me prends à regretter parfois...

COLETTE, avec mélancolie.

Les philosophes ont donc raison de dire que la première moitié de la vie se passe à désirer la seconde... et la seconde à regretter la première.

LE ROI, fatigué, se laissant tomber dans son fauteuil.

Rasseyons-nous, s'il vous plaît...

COLETTE.

Mais l'indulgence du Roi ne doit pas me faire oublier que je viens à lui en suppliante.

LE ROI.

Rassurez-vous, mon enfant... pour une fois que j'ai l'heureuse chance, moi, le Roi-Fauteuil, de recevoir une aimable visite j'entends en profiter... de mon mieux. Je ne puis plus courir après les plaisirs, il faut qu'ils viennent me trouver dans ma retraite... et ils semblent depuis longtemps en avoir oublié le chemin.

COLETTE, émue.

Sire, votre bonté...

LE ROI.

D'ailleurs, il y a bien des façons de plaider sa cause... (Galamment.) Où l'on ne saurait convaincre, il suffit parfois de charmer. Le procédé n'est pas, j'en conviens, à la portée de tout le monde, aussi ne risque-t-il pas de tourner à l'abus. (Soupirant.) Les bonnes traditions se perdent... On entre voilée chez le Roi... et... (Montrant les mains gantées de Colette.) l'on

cache sous des gants, en dépit de l'étiquette, des mains que l'on sait admirées. De grâce, madame, dégantez-vous; votre réserve me fait croire que vous avez mes vers mauvais et que vous m'en gardez rancune!

COLETTE, se dégantant avec l'aide du Roi.

Je serais bien ingrate, Sire, en ne bénissant pas ces vers qui sont pour moi un talisman merveilleux.

LE ROI.

Un talisman?

COLETTE, riant.

... Qui rend la vue aux aveugles, donne de l'esprit aux simples et confère, paraît-il, le don de connaître l'avenir.

LE ROI, riant.

Tant de choses en deux strophes! Je ne me croyais pas si grand sorcier! (Il est séduit et paraît s'amuser de la conversation.) Donc, ce talisman...

COLETTE, gaiement.

Grâce à lui, ma famille m'a découvert cent qualités qu'elle ne me soupçonnait pas. J'étais laide, on me trouve charmante!... Bourgeoise?... C'est une erreur du sort qui m'aurait dû faire naître avec un manteau de cour!... gauche et empruntée?... Me voilà gracieuse et de bonnes façons! Sans crédit? Je dispose des places et distribue des préfectures comme si j'étais ministre!... Bref, ma tête se monte, l'audace me vient, ma diplomatie se révèle... et le premier usage que je fais de ma puissance est de sauver un vieil ami de mon mari, le général Collières, qui, dans son embarras...

LE ROI, avec une sévérité rieuse.

Prenez garde, madame, le roi vous entend.

COLETTE.

N'est-ce pas de Lui que vient l'exemple de la pitié et de la clémence ?... Pouvais-je faire mieux que L'imiter. (D'un air d'innocence, elle débite un vers latin appris par cœur.) « *Totus ad exemplar regis componitur orbis.* »

LE ROI, enthousiasmé.

Vous savez le latin ?

COLETTE, bravement.

Je sais ça...

LE ROI, très amusé.

Alors, c'est moi qui suis cause de l'aventure ? J'admire avec quel art les femmes savent tourner les choses !

COLETTE.

Oh ! j'ai mal agi... je le sais... j'aurais dû... j'aurais dû... courir chez M. Anglès, lui apprendre qu'un homme dangereux, un frère d'armes de mon mari, s'était réfugié dans ma maison, que tel jour, à telle heure, ses agents pouvaient le surprendre... J'avais le choix entre deux solutions... dénoncer cet homme qui était mon hôte, le livrer, le perdre... J'ai préféré l'autre. le roi m'en blâmera-t-il ?

LE ROI, souriant.

Quelle chaleur dans la défense ! M. de Rouvray n'aura pas à regretter votre intervention. Il pouvait vainement chercher un avocat plus apte à gagner sa cause. Est-ce au talisman dont vous parliez que vous êtes redevable de tant d'éloquence ?

COLETTE, amusée et sérieuse.

Il a bien d'autres pouvoirs ! N'a-t-il pas communiqué le don de double vue...

LE ROI, riant.

Bon! je fais concurrence à mademoiselle Lenormand ! Le don de double vue ?. . Et à qui, s'il vous plaît ?

COLETTE.

A votre secrétaire, Sire !

LE ROI.

A d'Albarède ?

COLETTE.

Qui dans les vers de Votre Majesté a découvert un horoscope... des plus flatteurs pour ma vanité... Il m'avait prédit... promis pour mieux dire, une charge à la Cour...

LE ROI, étonné.

Une charge ?

COLETTE.

Celle de dame d'honneur de Son Altesse Royale Madame la Dauphine.

LE ROI, d'un air pincé.

M. d'Albarède était sans doute en veine de plaisanterie.

COLETTE.

Je l'ai pensé, Sire... et me suis crue par là autorisée à le mystifier à mon tour... J'étais bien imprudente, c'est vrai, puisqu'il s'était présenté de votre part... chargé de votre message.

LE ROI, surpris.

Quoi... mes vers ! un message, un badinage sans importance...

COLETTE.

On leur en a donné. Les moindres paroles des rois

portent en elles une puissance dont ils ne se doutent pas toujours. Pardonnez-moi, Sire, de vous importuner de ces riens... Mais M. d'Albarède lui-même m'a fait jurer de vous apprendre la façon dont s'exerce son dévouement.

LE ROI.

Voilà une singulière intrigue... et je soupçonne quelque malentendu...

COLETTE.

Non point, Sire... M. d'Albarède avait si grand désir de me voir postuler la place vacante de...

LE ROI, sévèrement.

... de qui, madame ?

COLETTE, avec réserve.

de. . lectrice de Votre Majesté... que, comme gage de son crédit, il m'a remis le passe-port à l'aide duquel le général de Collières a pu quitter la France...

LE ROI, furieux.

La preuve... madame... la preuve. . car ceci passe toute créance... !

COLETTE.

La vérité m'oblige à le dire : dans l'esprit de M. d'Albarède, ce n'était pas au proscrit qu'était destiné ce passe-port... il entrait dans son plan d'éloigner mon mari, (Le roi se lève indigné.) dans la crainte qu'il ne se montrât... trop... touché des marques de faveurs dont on me prévoyait accablée...

LE ROI.

Assez, madame, assez ! (Colette se lève.) On a voulu faire de vous... (Il s'anime, va et vient à travers la scène, s'appuyant sur sa canne.) Et voilà comme on me sert !... La Cour est un pays de corrompus, d'intrigants, d'am-

bitieux. (Haussant les épaules avec dédain.) Eh bien ! je me montrerai le maître... le maître impitoyable et terrible, s'il le faut. (A Colette.) Dieu m'en est témoin, madame .. J'étais prêt à pardonner... Votre mari est là... (Il désigne la porte du fond.) J'allais vous le rendre... Mais, le moyen, maintenant ? Si vous emportiez d'ici la grâce de M. de Rouvray... vous seriez déshonorée... et lui... et moi ! Pour votre réputation... pour l'honneur du roi .. il faut que justice se fasse !...

COLETTE, très émue.

Oui, Sire, justice... c'est justice que j'implore... J'ai prêté les mains à la fuite d'un proscrit... j'attends le châtiment de ma faute. Mais moi seule suis coupable... M. de Rouvray est innocent !

LE ROI, allant à son bureau, où il prend l'enveloppe cachetée.

Innocent ?... En êtes-vous bien sûre ?...

COLETTE, comprenant, terrifiée.

Oh ! Sire... vous me faites trembler...

LE ROI, sévèrement.

Nous avons des raisons de croire à la culpabilité de M. de Rouvray.

COLETTE.

Des raisons... ? des raisons seulement... ? Mais pas de preuves, n'est-ce pas ?

LE ROI, gravement.

Des preuves aussi, madame.

COLETTE.

Ce n'est pas possible, Sire, on vous a trompé !

LE ROI, tout en parlant, fait sauter les cachets de l'enveloppe, qu'il n'ouvre pas cependant.

Ces preuves... les voici... des lettres saisies sur lui au moment de son arrestation...

COLETTE, avec un cri de terreur.

Ah ! ces papiers !... mais rien n'établit qu'ils appartiennent à mon mari... Peut-être... mon Dieu, ma tête s'égare... peut-être lui ont-ils été confiés par un ami qui ne pouvait les garder... c'est cela, j'ai trouvé... par le général Collières, avant son départ... M. de Rouvray n'en connaît pas le contenu...

LE ROI, sévèrement.

Alors, dites-moi, madame, pourquoi il les voulait détruire.

COLETTE, affolée.

Détruire... ? C'est vrai, tout semble le condamner !... mais il est innocent, Sire... Je le sais... je le sens... et ne pouvoir le justifier !... Ah ! c'est à devenir folle ! Pitié ! Sire !... Pitié !... Grâce !...

LE ROI, avec une sorte d'attendrissement contenu.

Je n'étais pas né pour punir... j'ai l'horreur des larmes... Mais cette fois, justice sera faite ! (Il rejette l'enveloppe sur son bureau.) Accusez de cette rigueur, ceux qui, sur un innocent badinage ont échafaudé une méprisable intrigue... Pour vous, pour moi, il importe que l'innocence de M. de Rouvray soit reconnue par des juges, afin qu'elle éclate aux yeux de tous.

COLETTE, sanglotant.

Ah ! Sire, la justice des hommes n'est pas infaillible !

LE ROI, impassible.

Priez donc Dieu, madame, qu'il leur prodigue ses lumières ..!

COLETTE, suffoquée par les larmes, se traîne aux genoux du roi.

Ah! Sire... Sire... vous ne voudrez pas .. vous pardonnerez.

LE ROI, très frondement.

Je ne puis plus rien pour votre mari, madame... Avant une heure, il sera écroué à la Conciergerie. Je souhaite qu'il en sorte la tête haute!... Allez lui faire vos adieux... c'est la dernière grâce que je puisse accorder à votre courage et à votre dévouement pour lui... (Il sonne, un huissier paraît.) Ouvrez à madame de Rouvray la chambre où se trouve son mari et qu'on la laisse seule avec lui. (Colette se relève péniblement en sanglotant, le mouchoir sur les yeux. Elle sort par le fond en chancelant, accompagnée par l'huissier. Le Roi la regarde impassible. Dès qu'elle a disparu, il hausse les épaules, sourit, prise et comme se parlant à lui-même.) Ainsi qu'on l'a fait pour madame de La Valette. Ah! comme j'aimerais qu'on me forçât à pardonner!

SCÈNE III

LE ROI, D'ALBARÈDE.

D'Albarède entre timidement par la porte de gauche, premier plan.

LE ROI.

Approchez, monsieur. (D'Albarède avance avec méfiance.) ... Approchez... Je veux vous féliciter du zèle que vous déployez au service du roi.

D'ALBARÈDE, se méprenant.

Depuis longtemps Votre Majesté connaît l'inépuisable dévouement...

LE ROI, ironique.

Je le connaissais mal... Ah ! vous comprenez votre époque, monsieur, je vous en fais mon compliment... Vous croyez sans doute que la France n'a pas marché depuis le règne du roi Bien-Aimé, et vous prétendez...

D'ALBARÈDE, très mal à l'aise.

Que le Roi daigne m'excuser si...

LE ROI, éclatant.

Assez... Vous quitterez Paris ce soir... on mettra les scellés sur vos papiers... estimez-vous heureux que je m'en tienne là.

D'ALBARÈDE, interdit.

J'ignore qui m'a desservi auprès du roi ..

LE ROI, d'une voix terrible.

Qui vous a desservi ?... Vraiment?... Vous l'ignorez ?... Mais depuis que le ciel m'a replacé sur le trône, vous n'avez qu'un désir, qu'une ambition : gouverner à votre fantaisie... et pour cela il faut, n'est-ce pas, que ce vieux bonhomme de roi se distraie et s'amuse... Ah! votre finesse vous a bien servi! Vous allez droit à la plus honnête, à la plus franche, à la plus pure femme de mon royaume!

D'ALBARÈDE, suffoqué.

On a rapporté au roi, en les défigurant, quelques propos sans conséquence... il est vrai que le souci du bonheur de Votre Majesté...

LE ROI.

Taisez-vous! Et dans la maison même où vous allez donner cette odieuse comédie, se trame un complot, se cache un conspirateur, et l'on vous berne, et l'on vous joue, et vous ne voyez rien!... Mais que feront donc mes ennemis, si c'est là ce que je puis attendre de mes serviteurs!

Il marche appuyé sur sa canne, très en colère.

D'ALBARÈDE.

Sire, on m'a indignement abusé... Mais, dès hier, je faisais jouer le télégraphe... A l'heure qu'il est, le général Collières, arrêté en route, doit être entre les mains de mes agents et ramené à Paris... Le roi ne peut songer à punir si cruellement une erreur d'un moment...

LE ROI.

Croyez-vous donc que j'aie pris votre ambition pour du génie?

D'ALBARÈDE, suppliant.

Que la clémence du roi...

LE ROI.

Plus un mot. Tenez-vous là! (Il sonne, l'huissier paraît.) Faites entrer M. le duc de Rouvray,

L'huissier va à la porte du deuxième plan à gauche et introduit le duc.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC.

LE ROI.

Duc, je sais le pénible motif qui vous amène... et

je n'ai pas voulu que vous restiez dans mes antichambres sous les regards indiscrets des indifférents, tandis que le sort de votre neveu va se décider ici.

LE DUC.

Ah! Sire... Votre bonté me rassure (Il respire.) Depuis l'étourderie de ce malheureux garçon, je ne vivais plus... A mon âge... ces émotions-là...

LE ROI, qui n'a pas l'air d'humeur à plaisanter.

Malheureusement, le colonel de Rouvray est gravement compromis...

LE DUC.

Compromis!... Ah! Sire! Jacques est une tête folle, M. d'Albarède a dû vous le dire déjà... et a sûrement plaidé sa cause.

LE ROI, sèchement.

Laissez là M. d'Albarède...

LE DUC, interdit.

Ah! (Reprenant.) Ces jeunes gens d'aujourd'hui vous ont des idées!... Ils ont tous la cervelle troublée par ce tapageur de Bonaparte... Oh! celui-là... voilà le coupable...

LE ROI, toujours très sec.

Il y a bien des coupables en cette affaire... Ils ont aussi à se frapper la poitrine, ceux à qui l'âge, l'exil et le malheur n'ont rien appris... qui se croient encore à l'époque du bon plaisir et des intrigues de cour.

LE DUC, à part, avec un soupir.

C'était le bon temps!... C'était celui de notre jeunesse!

LE ROI, sévèrement.

Mais, depuis lors, de terribles épreuves ont vieilli

la France. (Menaçant.) Malheur à ceux qui n'ont pas su vieillir avec elle!

LE DUC, se méprenant.

La leçon sera profitable... à mon neveu, Sire... et la clémence de Votre Majesté...

LE ROI.

Détrompez-vous; la clémence m'est désormais interdite. Louis XIV avait raison de dire qu'on n'est plus heureux, à notre âge... Mais tous, nous avons un reproche à nous faire...

LE DUC, ne comprenant pas.

Sire...

LE ROI, sévèrement.

Tous!... sauf peut-être la pauvre femme que vous allez voir en pleurs... et à qui la plus lourde épreuve est réservée... (Il sonne, l'huissier paraît.) Priez madame de Rouvray de vouloir bien quitter son mari... l'entrevue est terminée. (L'huissier s'incline et sort par le fond; silence. La porte du fond, reste ouverte. L'huissier paraît, accompagnant Jacques qui, sous les vêtements de Colette, drapé dans la pelisse, le voile baissé, le mouchoir sur le visage, simule à s'y méprendre la démarche d'une femme abîmée dans son chagrin. Dans cette attitude, Jacques traverse le théâtre et, toujours assisté de l'huissier qui le masque en partie au public, se dirige vers la porte de gauche, deuxième plan. Le duc et d'Albarède, font un pas vers Jacques qu'ils prennent pour Colette. Le roi les arrête.) Laissez sortir madame, laissez; je l'ordonne... (Il regarde alternativement la porte par où Jacques vient d'entrer et l'antichambre par où il est censé s'éloigner et tout à coup, il comprend le subterfuge. La scène doit être réglée de façon que c'est seulement à la sortie de Jacques que les spectateurs soient, par la mimique du roi, avertis de ce qui vient de se passer. La

figure du roi, jusque là sombre et colère, se déride soudain. Il hume une prise de tabac, fixe le duc, d'Albarède, qui ne se sont aperçus de rien, sourit ironiquement.) Bien ! (Son ton est tout à fait changé.) Décidément, monsieur d'Albarède, il y a des moments où je doute que la lutte soit égale entre ceux qui gouvernent et ceux qui conspirent... Ceux-là disposent, il est vrai, de la force et de l'argent... ceux-ci ont un bien autre atout dans leur jeu, l'ingéniosité et le dévouement... Je livre cette remarque à vos méditations...

D'ALBARÈDE, toujours très penaud.

Cette judicieuse observation est sans doute inspirée à Votre Majesté par...

LE ROI.

Oh ! par bien des choses... L'évasion de M. de La Valette, par exemple, qui, sous les vêtements de sa femme, s'échappe de la Conciergerie, à la barbe de quarante geôliers...

D'ALBARÈDE, de même.

Sire, de grâce, ne m'accablez pas... Ce fait inouï, invraisemblable est unique dans nos annales...

LE ROI, ironique et très satisfait de soi-même.

Unique ?... Croyez-vous ?...

D'ALBARÈDE, suppliant.

Et qui jamais ne se représentera... je jure bien !..

LE ROI, l'interrompant vivement.

Ne jurez pas !... D'ailleurs, il suffit... (Coup de timbre, entre l'huissier.) Introduisez le colonel de Rouvray.

L'huissier sort par la porte du fond. Un silence.

SCÈNE V

LES MÊMES, COLETTE.

Colette sous les habits de Jacques. Elle entre vêtue de l'uniforme de son mari, le grand manteau jeté sur les épaules. De la main droite, elle tient le grand schako à plume blanche des officiers de l'époque, à l'aide duquel elle cache de son mieux son visage.

LE ROI, sans se tourner vers Colette.

Madame !...

Le duc et d'Albarède stupéfaits font un pas vers Colette.

LE DUC.

Ah ! la malheureuse !

D'ALBARÈDE.

Madame de Rouvray !

LE ROI.

Eh ! oui, vous n'avez donc pas vu sortir le colonel. (A d'Albarède, avec ironie.) Comme La Valette, monsieur. (A Colette.) Ainsi, marquise, vous avez osé, vous avez cru jouer votre roi. (Silence.) C'était votre devoir... quel est le mien ? — Bah ! (Il prend l'enveloppe sur la table.) Je n'ai que cette preuve contre le colonel, madame, je la brûle. (Il jette l'enveloppe au feu.) Marquise de Rouvray, votre mari vous doit la vie.

COLETTE.

Ah ! Sire !...

Colette se jette aux pieds du roi. Le duc s'approche très ému et s'apprête aussi à fléchir le genou. D'Albarède,

à qui un huissier vient de remettre un papier, s'avance vivement.

D'ALBARÈDE.

Sire... Collières est repris !

COLETTE, se levant vivement.

Le malheureux !...

LE ROI, jouant la sévérité.

Oh ! oh ! c'est une revanche pour vous, monsieur d'Albarède... (Colette fait un geste de supplication au Roi qui la rassure d'un signe de la main.) Il était porteur sans doute de pièces compromettantes?.. Il avait sur lui un simple passe-port ? (D'Albarède présente piteusement le passe-port.) Donnez !... (Il examine le passe-port) Service du Roi, la signature du Ministre... apostillée par vous, monsieur... ce papier est parfaitement en règle... et lorsque vous l'avez visé, vous aviez plein pouvoir pour le faire... Remettez cette pièce au général... en vous excusant d'avoir ainsi interrompu son voyage... (Regardant les papiers qui brûlent dans la cheminée.) il peut le poursuivre.. sans inconvénient... désormais...

D'ALBARÈDE.

Sire... je...

LE ROI, sèchement à d'Albarède.

Trop de zèle, monsieur... (D'Albarède se retire à l'écart. Le Roi se tourne vers Colette.) Et maintenant, madame, si vous êtes contente de moi, j'attends la récompense à laquelle j'ai bien quelque droit, ce me semble.

COLETTE.

Ah ! Sire, de bien grand cœur !

Elle l'embrasse avec effusion.

LE ROI, au duc.

Et qui donc prétendait qu'on ne peut plus compter là-dessus à notre âge ?

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

ENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES

fr. c.

ES NCEY

[illegible] . . . 2 »
3 actes. . 2 »
[illegible] 3 act. 2 »
[illegible] 1 a. 1 50

EA OURG

[illegible] 2 »

LY BECQUE

[illegible] 1 acte
[illegible] 1 50
[illegible] 2 »
[illegible] 1 50

LEX BISSON

[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 1 50
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 1 50
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 1 50

B. BIGNON

[illegible] 2 »

BONIFACE

[illegible] 3 actes . . . 2 »
[illegible] 2 »
[illegible] 2 »

fr. c.

BRIEUX

Blanchette, 3 actes . . 2 »
L'Engrenage, 3 actes. . 2 »
Menages d'Artistes, 3 a. 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50

JOSEPH CARAGUEL

La fumée, puis la flamme, 4 actes . . . 2 »

H. CHIVOT & A. DURU

Le Bas de laine, 3 act . 2 »
La Clé du Paradis, 3 a. 2 »
Le Cousin de Rosette, 1 a. 1 50
La Fille à Cacolet, 3 a. 2 »
Il ne faut pas dire: Fontaine, 1 acte . . . . 1 »
Les Locataires de M. Blondeau, 5 actes. . . 2 »
Les Noces d'un Réservoiste, 4 actes . . . . 2 »
On Demande des Domestiques, 1 acte . . 1 50
Le Siège de Grenade, 4 actes. . . . . 2 »
Le Truc d'Arthur, 3 a. 2 »
La Villa Blancmignon, 3 actes. . . . . 2 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes, (in-8°). . . . . 4 »
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . 2 »
La Figurante, 3 actes . 2 »

ECHEGARRAY

Le Grand Galéoto, 3 a. 2 »

ÉMILE FABRE

L'Argent, 4 actes . . . 2 »
Comme ils sont tous, 5 a. 2 »

EDM. GONDINET

Les Grands Enfants, 3 a. 2 »

LÉON HENNIQUE

Amour, 3 actes . . . . 2 »
L'Argent d'autrui, 5 a.. 2 »
Esther Brandès, 3 act.. 2 »
La Mort du duc d'Enghien, 3 actes. . . . 2 »

JEAN JULLIEN

La Sérénade, 3 actes . 2 »

fr. c.

LEMAIRE, BURNETT & SCHURMANN

Le Petit Lord, 3 actes. 2 »

EUG. LABICHE

Le Baron de Fourchevif, 1 acte. 1 50
Le Major Cravachon, 1 acte 1 50
La Station Champbaudet, 3 actes . . . . . 2 »

ANTONY MARS

Le Dernier des Mohicans, 1 acte. 1 50
Les Maris sans Femmes, 3 actes. . . . . 2 »
Un Monsieur qui dîne en ville, 1 acte . . . 1 50
Les Vieux Maris, 3 act. 2 »

JULES MOINAUX

Le Bracelet, 1 acte . . 1 50

M. ORDONNEAU

L'Ablette, 1 acte . . . 1 50
Les Boulinard, 3 actes. 2 »
Cherchons Papa, 3 act. 2 »
Les Deux Chambres, 1 a. 1 50
L'Heure du Berger, 3 a. 2 »
Madame Grégoire, 3 a. 2 »
Maître Corbeau, 2 act. 1 50
Mon Oncle! 3 actes. . 2 »
Les Parisiens en Province, 4 actes . . . . 2 »
Les Petites Godin, 3 a. 2 »
La Plantation Thomassin, 3 actes . . . . . 2 »
Le Réveil de Vénus, 3 a. 2 »

GAST. SALANDRI

La Prose, 3 actes. . . 2 »
La Rançon, 3 actes . . 2 »

ALBIN VALABRÈGUE

Les Entr'actes du cœur, 1 acte 1 50
Madame a ses brevets, 1 acte. 1 50

PIERRE WOLFF

Jacques Bouchard, 1 a. 1 50
Leurs Filles, 2 actes. . 1 50

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT

PQ
2265
G66C6
1898

Gosselin, Louis Léon Théodore
Colinette

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY